

1996



LE SENEGAL

L'Afrique, c'est mes rêves de gosse. C'est aussi une déjà lointaine tentative d'implantation furtive et avortée : ce qui est moche en Afrique c'est les non-africains. Continent fabuleux, mythique et



mystique réduit à l'état de poubelle du monde, pillé et exploité hier, pillé et pollué aujourd'hui. Et demain ?

Stop, ne mettons pas la charrue avant l'âne, et reprenons à une époque incertaine mais pas très lointaine où les Tharinger et les Dangles décidèrent de passer leurs vacances ensemble. Déjà j'entends : qui sont les Tharinger ? Ce sont des gens



charmants (ils vont lire ces lignes), mais aussi drôles, attachants, marginaux socialisés. Perle, leur fille, est une amie de Cloé. Enfin une amie ! ça dépend de l'humeur du moment pour l'une comme pour l'autre. Elles vont à l'école ensemble depuis quatre ans.

J'ai donc connue Sylvie, la maman de Perle, qui a eu la bonne idée de naître dans la même clinique que moi... quelques années plus tard. Je raconterai peut être une autre fois les péripéties de l'idylle naissante entre Sylvie et Bob, ça vaut son pesant de moutarde mais ce n'est pas le sujet actuel. Donc, il a été soudain décidé que les Tharinger (prononcez comme vous voudrez « sarinegère » ou « tarinjer », ils s'en tamponnent) et les Dangles (ne prononcez surtout pas « danglesse », ils détestent) passeraient leurs loisirs estivaux sur les mêmes rivages africains. Au tout début il s'agissait de prêter la main à Christian Devigne, africain à mi-temps et associé de Bob dans une société compliquée, qui entre autre, récolte au Sénégal une espèce d'agrumes locale appelée bigarade. Nous devons donc participer non pas à la cueillette mais à la supervision des opérations d'expédition dans la région de Ziguinchor. Ce qui conditionna en partie nos dates de départ, ces délicieuses mandarinettes arrivant à maturité au mois d'Août.

Au mois d'Avril nous avons quasiment retenu quelques cases dans un hébergement spartiate en Casamance.

Au mois de Mai les billets d'avion étaient réservés.

Au mois de Juin on laissait tomber les propositions financièrement avantageuses des hébergements casamançais pour de saumâtres raisons sanitaires.

Au mois de Juillet nous étions devenus des touristes à part entière avec programme établi à l'avance, circuit bien défini, c'est tout juste si les menus n'étaient pas déjà constitués. Nous pouvions donc partir non sans avoir pris les précautions d'usage :

- Vaccination contre la fièvre jaune, la typhoïde, l'hépatite B et C, la méningite A et B, les films X (gare je m'égare) ;
- Achat de moustiquaires royales à tous égards ;
- Anti-moustiques en tous genres (liquide, solide, gazeux et psychologique) ;
- Anti-tourista avec les mêmes genres que précédemment (sauf le gazeux, celui-ci étant produit directement au moment du désagrément) ;
- Guides divers ici et guides d'été sur place.

Il ne restait plus qu'à attendre, et à bosser en attendant.

Une semaine avant le départ le patron de Bob eut la bonne idée de lui proposer des vacances longue durée au club ANPE. Dilemme ennuyeux pour la famille Tharinger qui se déchire entre partisans du renoncement et partisans du départ. Pour le renoncement : Morgan, le fils, et Hugo, le second fils (qui craignent tout autant le voyage en avion après la catastrophe du Boeing de Long Island que les conditions climatiques africaines à cette époque de l'année). Pour le départ : Perle, la fille, et Sylvie, la mère. Dans l'expectative, Bob, le père. Telma, la chienne, Miel, Cookie et Mousseline, les chats, s'abstiennent. Après un week-end de réflexion le départ l'emporte par trois voix contre deux. Ouf !

SAMEDI 3 AOUT



Les Tharinger sont à notre porte à 10 heures 30.

Nous embarquons donc dans le Voyager qui, malgré son volume, est plein comme un œuf de Pâques. Le plus difficile à caser : les moustiquaires. Elles se présentent sous la forme de cerceaux de 80 cm de diamètre sur lesquels sont fixés les toiles, chacune emballée dans un sac en plastique transparent. Sylvie soulève un problème pratique : pour être utiles, nous devons impérativement coucher dans des endroits où il nous sera possible de pendre les moustiquaires au plafond... Nous réfléchissons le moment venu

à la solution à ce problème. Pour l'instant il fait beau, Sylvie nous conte ses souvenirs sénégalais (Bob et Elle y sont déjà allés) et nous arrivons à Satolas à 11 heures 30. Bob nous pose et part garer sa voiture à Lyon. L'aéroport grouille de touristes mais nous retrouvons bientôt Christian et ses enfants Anne-Sophie, 15 ans et Benoît, 12 ans, accompagnée de Christiane dont on ne sait pas l'âge mais à laquelle on peut donner sans flatterie outrancière approximativement un peu moins que l'âge qu'elle a réellement. Qui est Christiane ? Une ancienne secrétaire de Christian, très chic (dans tous les sens du terme). Christian lui a proposé de partager notre périple, ce qu'elle a accepté. Pour le moment on pourrait plutôt penser qu'elle se rend à l'ambassade : coiffée, maquillée, bijoutée, habillée très smart... le désert ce n'est pas pour tout de suite.

Bob nous revient et nous n'attendons plus que Marie-Christine pour être au complet. Qui est Marie-Christine ? La cousine de Anne-Sophie et Benoît, très ... non, on se fera une opinion plus tard. Donc arrive Marie-Christine, 25 ans, petite brune bien faite mais au parler un peu populaire agrémenté d'expressions très juvéniles.

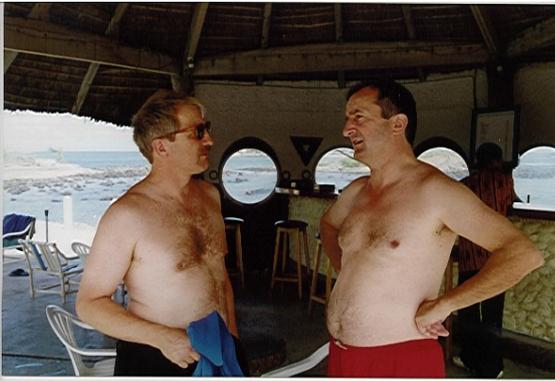
Nous passons dans la salle d'embarquement. Je profite de mon passage au Duty Free pour acheter cigarettes (5 cartouches dont une gratuite, et oui, les vacances font souvent resurgir mon goût immodéré du tabac) et alcool (porto, pastis et whisky, les cigarettes ne vont pas sans le whisky, ne manqueront que les petites pépés... peut être sur place ?). Le décollage à lieu comme prévu à 14 heures. Sitôt enlevées les ceintures qu'il faut les remettre, nous faisons escale à Marseille. L'avion, un Boeing 727, se remplit. Redécollage. Collation. J'ai la chance d'avoir Benoît dans mon dos, il ne tient pas en place et sa position favorite est d'avoir les pieds appuyés sur le dossier du siège de devant, le mien donc. Avez-vous jamais essayé de lire dans une auto-tamponneuse ? Non, dommage, vous auriez alors eut un aperçu de mon inconfort. Les quelques demandes aimables n'ayant eu aucun effet (ni sur le fils, ni sur le père) je fini par me fâcher, ce qui calme momentanément l'agité jusqu'à l'escale de Marrakech. Température extérieure 39 degrés à l'ombre (à l'ombre de quoi ?). Nous ne pouvons pas descendre de l'avion mais la vue à travers le hublot suffit à percevoir la température extérieure, tout est couleur sable, même le ciel lointain qui commence on ne sait où, fondu au bout du désert. Après une heure nous redécollons. Il est difficile, vu d'avion, d'apprécier les paysages survolés, surtout lorsque tous les éléments qui les composent sont de couleurs si proches. Nous devinons des immensités de sable et de cailloux, parfois creusés de canyons, encore plus rarement irriguées par un cours d'eau. Destination d'un prochain voyage ?

Et puis, nous voilà au dessus de l'Atlantique. Alors qu'à l'ouest le soleil se couche, à l'est les lumières de Dakar se rapprochent. Un grand virage nous permet d'admirer la pointe du Cap Vert à la nuit tombante, l'émerveillement commence.

Il est plus facile d'embarquer à Lyon que de débarquer à Dakar : paperasse à remplir, attente des bagages, bousculades. Une première sensation agréable, il fait chaud, mais pas trop. Ce n'est pas l'atmosphère de nos latitudes mais on ne se sent pas étouffé, seulement un peu moite. Après un certain temps d'attente nous pouvons enfin sortir de l'aéroport, valises à la main. Nous sommes en vacances, on ne comptabilise donc plus le temps qui passe.

Un minibus nous attend et nous emmènent à l'hôtel Calao (nom typiquement local, non !). L'endroit à l'air sympathique mais artificiel : petits palmiers palmés, allées dallées, plantes plantureuses et cases bien casées. Il fait maintenant totalement nuit et nous prenons possession de nos bungalows respectifs, vaste chambre et salle de bain, lits avec draps, mobilier rustique, nous sommes encore loin de la brousse. Une fois les valises posées la priorité est donnée au bain, nous nous précipitons tous vers la piscine. La température de l'eau doit au moins être de 30 degrés mais après une journée d'avion que c'est bon !

Il commence à faire faim, l'eau de la douche, plus fraîche que celle de la piscine aiguise un peu plus mon appétit et j'attends avec impatience ce premier repas africain. Que va-t-on nous proposer ? Boa, alligator, tortue, tubercules... Nous prenons place sur la terrasse couverte, face à l'océan. Le serveur arrive mais avant toute commande solide une grande bonne dose de liquide frais s'impose. Sylvie, grande buveuse... de bière me suggère la Gazelle, bière locale (mais oui) qui à l'avantage d'être servie en canette d'un demi-litre. Allons pour la gazelle... ce fut la première d'une longue série. Le serveur ayant fait les innombrables aller et retour que nécessitaient les bières, coca, jus de fruits et autres nous demanda enfin ce que nous voulions manger, le menu : steak ou omelette, l'un comme l'autre accompagné de pommes de terre, comme dessert : pastèques ou glaces ! il y a plus d'exotisme au tréfonds du cantal qu'à l'hôtel Calao de Dakar. Je choisis un steak, qui s'avère convenable.



Bob et Christian parlent, parlent, parlent... de boulot. Pour eux les vacances n'ont pas encore commencées.

De retour au bungalow une bonne douche s'impose (encore). Avant de se couler dans les draps un dilemme surgit : doit-on supporter la chaleur ou le bruit du climatiseur ? ils nous semblent que la chaleur sera plus supportable, nous coupons donc la machine à faire du froid et du bruit sans savoir ce qu'elle sait le mieux faire. Bisous Xavier, bisous Cloé, une bonne nuit et demain l'aventure.

Nuit sans histoire, pas de moustique (et sans les moustiquaires), température supportable, pas de bruit, une nuit de vacances pèpère.



L'hôtel Calao. La piscine

DIMANCHE 4 AOUT



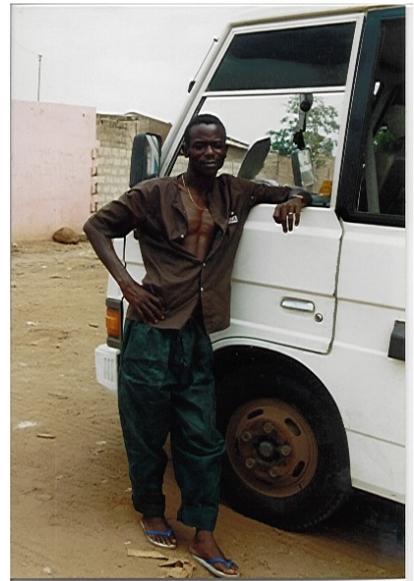
Le lendemain 8 heures, je suis le premier dans la piscine, toujours aussi tiède. Après un petit déjeuner dont l'originalité n'a rien à envier au dîner de la veille (thé ou café, croissants et tartines) je retourne me baigner, dans l'océan cette fois. Piscine ou océan, même température. Bob, Xavier, Cloé et Perle me rejoignent. Bizarre, l'eau pique ! Nous ressentons tous de petites irritations sur tout le corps et, en y regardant de plus près, nous nous apercevons que nous sommes entourés de méduses minuscules. Retour à la piscine et à son chlo-

re. Tout le monde est maintenant réveillé.

Je fais le tour du parc de l'hôtel, parc très vert car bien arrosé, surtout après la rupture d'une canalisation d'eau durant la nuit. On nous demande donc de faire rapidement notre toilette car l'eau va être coupée. Le parc est peuplé d'oiseaux que je n'avais jamais vu ailleurs qu'en cage ; perruches, cou coupés et d'autres dont je ne connais pas les noms ... Et puis de temps en temps un vautour passe au-dessus de nos têtes pour aller se percher sur le toit de l'hôtel Méridien, ils sont toute une colonie sur le toit de ce bâtiment, peut-être communiquent-ils avec leur frères de l'intérieur ?

Et notre minibus arrive, celui qui va nous transporter durant quinze jours arrive. A son volant Cheikh (prononcer Chère), notre chauffeur.

Le minibus a excellente allure... de loin. Une vingtaine de places, carrosserie à peu près intacte et peinture récente. Mais en y regardant de plus près il semble que les pneus aient beaucoup plus de kilomètres que le véhicule. Certains même sont usés jusqu'à la garniture métallique. Et sur une jante il manque un boulon, il en reste quand même quatre. Il manque aussi une vitre latérale, remplacée par une plaque de contre-plaqué qui fait un bruit strident dès qu'on la déplace, ce qui ne manquera pas de provoquer quelques réactions d'inquiétude tout au long du chemin. Nous chargeons nos bagages, Bob place ces moustiquaires encore neuves et dans leur emballage d'origine intact bien à l'abri des chocs éventuels, c'est à dire près de lui, ce qui l'oblige à s'asseoir de travers. Mais que ne ferait-on pas pour ces précieuses moustiquaires ?

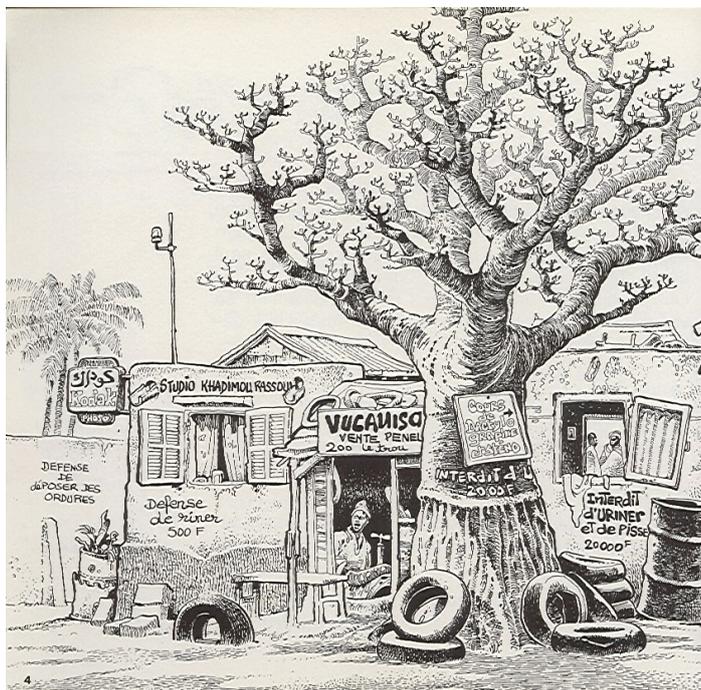


Nous perdons quelque temps à l'accueil car la note est plus élevée que ce qu'avait annoncé Christian. La patronne, jeune libanaise dynamique et bien intégrée dans son rôle de colonisatrice qui apporte le bien-être à ces populations de sauvages, ne cède pas d'un penny. On transige (nous, pas elle) et, en échange d'une note inchangée nous aurons le droit de revenir le jour de notre départ pour nous changer et prendre une douche chaude pour un prix modique. Quel prix ? l'avenir nous le dira.

Tout le monde embarque. Christian veut nous faire visiter l'hôtel Méridien (celui qui accueille les vautours sur son toit et à l'intérieur). Nous passons l'entrée : guérite, barrière rouge et blanche, gardien lymphatique peu étonné de voir notre tas de ferraille se mêler aux automobiles luxueuses. Je n'ai vraiment pas envie de commencer ma découverte du Sénégal par ce qu'il a de plus européanisé, le Calao suffit et heureusement nous sommes plusieurs à partager cet avis. Devant le peu d'empressement d'une majorité Christian renonce à nous entraîner dans les entrailles de ce fleuron du tourisme dakarais. Nous faisons demi-tour devant le portier en livrée et direction Dakar centre. Premier feu de signalisation qui a l'idée saugrenue de passer à l'orange alors que nous franchissons le carrefour. Cinquante mètres plus loin un policier nous arrête et prétend que nous sommes passés au rouge (c'est pourtant un policier sénégalais, pas un ivoirien). Discussion, papiers, vérifi-

cation. Là se rajoute une histoire de permis temporaire de Cheikh qui aurait dû aller retirer son permis définitif, etc, etc... Enfin Christian sort cinq cent Francs de sa poche, les donne à Cheikh, qui les donne au policier, qui rend papiers du véhicule et permis et se détourne de nous comme si nous n'avions jamais existé. Petite aparté sur la monnaie sénégalaise : pour ceux qui n'ont pas encore intégré les nouveaux Francs français c'est génial, nous voilà revenu trente six ans en arrière, leur Franc est égal à notre ancien Franc, à nous les vacances de riches. Mais ça fait tout de même drôle de donner cinq cent Francs à un policier véreux et de payer mille Francs un Coca-Cola.

Les rues de Dakar sont presque sans originalité : bitume noir, trottoirs sales, immeubles vieux et modernes, boutiques et restaurants, passants tranquilles et mendiants agités, palissades dressées et travaux bruyants, feux rouges et feux verts, policiers en tenue et militaires armés, arrêts de bus où s'arrêtent parfois des bus, rien qu'une ville, un peu chaude. Mais il y a une spécificité locale, du jamais vu (par moi qui n'est guère voyagé). Oh, deux fois rien, mais typique et assez amusant dans sa diversité orthographique, car il s'agit d'inscriptions que l'on retrouve sur pratiquement tout les murs exposés :



DEFENSE D'URINER SOUS PEINE D'AMENDE : 2 000 Francs, ça c'est l'orthographe que l'on ne trouve presque jamais et les variantes sont nombreuses :

La gourmande : DEFENSE D'URINER SOUS PEINE D'AMANDE : 2 000 Francs ;

L'inflationniste : DES FENSES D'URINER SOUS PEINE D'AMENDE : 3 000 Francs ;

La déflationniste : DEFENDU RINER SOUS PEINE D'AMENDE : 1 500 Francs ;

L'ivoirienne : DEFENSES D'URINER SOUS PEINE D'AMENDE : 2 500 Francs;

La laconique : DEFENSE DE PISSER;

La nasillarde : DEFENSE DE RINER;

L'exhaustive : DEFENSE D'URINER ET DE PISSER;

L'expectative : DEFENSE D'URINER (Amende 2 000 Francs) ET DE PISSER (Amende 1 500 Francs);

L'emphatique : IL EST FORMELLEMENT INTERDIT D'URINER SUR CE MUR SOUS PEINE DE VERSEMENT IMMEDIAT D'UNE FORTE AMENDE.

J'en passe, c'est dommage d'ailleurs car il aurait été intéressant de noter précisément la diversité des annonces et de leur orthographe.

Christian nous emmène dans un restaurant, un vrai. A la descente du car des enfants, petits et grands, nous vantent et voudraient nous vendre bracelets, amulettes, colliers, bijoux, et tous autres objets de pacotille qu'on imagine pourtant difficilement séduisant le touriste. Benoît s'achèterait bien quelques cassettes de je ne sais plus qui.

Enfin de la cuisine sénégalaise. Découverte du Yassa, riz aromatisé au beurre de cacao et oignons, accompagné au choix de poulet, poisson ou crevettes, excellent.

Cheikh nous a attendu dans le minibus. Le démarrage est laborieux et au premier carrefour on cale. Impossible de faire redémarrer cette guimbarde. Cheikh lance le moteur mais dès qu'il embraye le régime décroît et il faut débrayer pour éviter de caler. Les sénégalais urbains sont tout autant pa-

tient que les français urbains : les klaxons s'égosillent. Après un coup d'accélérateur furieux nous réussissons à faire quelques mètres qui suffisent à nous mettre dans la pente et nous permettent de nous ranger. Cheikh ouvre le capot, tripote on ne sait quelle mystérieuse bricole, referme le capot et aussitôt nous repartons sans le moindre soubresaut. Prodige africain ou longue habitude des véhicules hors d'âge ?

En route nous prenons Swébu, collaborateur de Christian, qui nous accompagnera pour la journée. Son frère, que nous retrouverons ce soir, a organisé nos étapes et sera notre guide officiel et attiré pour le restant du séjour, il s'appelle Momar, quel farceur ce Momar ! Quand à Swébu, moins farceur, il ne lui manque qu'un boubou bariolé et une toque en léopard pour ressembler à un empereur africain : haut sur pattes, le port de tête altier, la démarche à la fois raide et nonchalante et le verbe cérémonieux. Ce qui, à priori, n'empêche pas la sympathie, bien que cet avis personnel ne soit pas partagé par Sylvie.



Le programme de cet après midi nous mène à Gorée, petite île au large de Dakar qui servait de plate-forme d'embarquement pour les esclaves. Nous embarquons donc sur un bateau bondé et ne trouvons de place que sur le toit. Depuis notre arrivée c'est le premier lieu, hors l'aéroport, où nous nous retrouvons dans la foule. Et il n'y a pratiquement que des noirs. Ne riez pas, on aurait pu imaginer qu'au mois d'août un certain nombre d'européens soit en vacances, et bien non. Et puis les blancs résidents sont pour la plupart retournés dans leur pays d'origine à cette saison. Ce qui fait que nous sommes pratiquement les seuls blancs sur ce bateau-méto. Mais les noirs ne sont pas, et de loin, tous sénégalais. Beaucoup d'américains sont venus en pèlerinage voir

d'où sont partis leurs ancêtres. D'autres viennent d'on ne sait où.

Après une traversée d'un vingtaine de minutes nous approchons du débarcadère, la sirène du bateau s'époumone pour attirer l'attention de dizaine de gamins qui viennent à la nage à notre rencontre. Ils s'agrippent au bastingage, grimpent sur le bateau et replongent à la mer. Près du débarcadère, la plage : noire de monde. Et bien oui, nous sommes dimanche et les africains eux aussi savourent les joies de la plage. Avec malgré tout une différence dans les occupations : chez nous c'est quatre vingt pour cent sur la plage à faire bronzette et vingt pour cent dans l'eau, ici c'est plutôt l'inverse.



Aussitôt débarqués nous sommes « pris en charge » par un guide « officiel », puis un second, puis un troisième. Si nous laissons faire nous aurions chacun le notre. Tous répètent ce que les autres ont dit peu de temps auparavant, ils répètent même souvent ce qu'ils ont dit eux-mêmes peu de temps auparavant. Et la visite commence. Cette île est magnifique, toute en couleur. Les maisons coloniales roses et jaunes aux volets verts ou bleus sont entourées d'une végétation abondante : grands arbres dont quelques baobabs, bougainvillées verdoyantes portant des fleurs écarlates et d'autres espèces pour moi inconnues. Les rues, pour certaines pavées en leur milieu, sont lumineuses. En quittant le bateau nos pas nous mènent naturellement vers la rue St Germain où se trouve la maison des esclaves. On imagine difficilement que ce lieu idyllique fut la porte de l'enfer pour les millions d'esclaves qui, du 16^{ème} siècle jusqu'en 1848, transitèrent par Gorée. On pénètre dans la maison des esclaves par un porche que nous ouvre le guide, vieil homme au visage malicieux. Il nous montre cette maison bâtit sur deux niveaux. L'étage abritait le gouverneur, au rez-de-chaussée s'entassaient 150 à 200 personnes dans une dizaine de geôles étroites et sombres. Et le

porc qui vivait à l'étage arrivait à dormir avec ces enfants, ces femmes et ces hommes entassés sous son lit. Heureusement qu'Hitler a focalisé les esprits et a balayé de sa fureur la turpitude de nos ancêtres. Un couloir étroit mène à l'embarcadère qui permit la plus grande déportation de l'histoire humaine. Et notre guide d'adresser à chacun son petit commentaire, il y en a pour tous : pour les noirs américains venus en pèlerinage sur le lieu de départ de leurs aïeux, pour les européens compatissants et dégagés vis à vis des atrocités commises, et aussi pour les sénégalais dont les ancêtres ont favorisés la traite. Car les négriers ne faisaient pas l'erreur de dépeupler les régions côtières, ils avaient bien trop besoin de main d'oeuvre et nourriture, ils allaient donc chercher leur marchandise à l'intérieur des terres. Les sénégalais ont donc été peu touchés par la traite, la plupart en ont même largement profité. On ne ressort pas de cet endroit indemne et le sort des enfants dans certains pays asiatiques ou indonésiens, le sort des femmes dans certains pays musulmans et même le sort des immigrés clandestins à deux pas de chez nous n'est-il pas comparable à ce qu'ont vécu ces pauvres gens. Il y a toujours des esclaves parce qu'il y a toujours des esclavagistes, et un nombre incalculable d'aveugles, sourds et muets.



En ressortant nous nous retrouvons sur une petite place au centre de laquelle trône un magnifique baobab, arbre fétiche du Sénégal. Il nous est présenté tour à tour par chacun de nos guides : Le baobab n'est pas impressionnant par sa hauteur, tout juste une quinzaine de mètres, mais par sa circonférence qui peut atteindre 25 mètres. Malgré son aspect massif le baobab est très fragile et tendre. Car il ne s'agit pas vraiment d'un arbre mais d'un conglomérat de fibres, de plus il a des racines peu profondes. Tout est utile dans le

baobab : son écorce sert à tisser des cordes, l'écorce et les feuilles servent à la préparation de tisane, les mêmes feuilles sont consommées fraîches comme légume ou séchées. Le fruit est aussi appelé pain de singe, sa pulpe est utilisé pour faire des sirops et surtout une boisson, le boué, qui aurait des vertus astringentes bienvenues sous ces latitudes. Nous entendrons des dizaines de fois ce même commentaire de guides improvisés à chaque halte à proximité d'un baobab.

Nous montons au point culminant de l'île où s'est tournée la scène finale des canons de Navarone. Des canons immenses sont encore en place mais il semblerait que ceux là n'est pas simplement servis au tournage du film. Nous redescendons vers l'embarcadère. Avant de prendre le bateau un différent oppose Christian et Swébu à l'un de nos guides. Christian avait donné quelques Francs à l'un de nos guides en lui demandant de partager avec les autres mais celui-ci avait soit mal compris, soit des frais importants, toujours est-il qu'il ne voulait pas partager et demandait à son collègue de réclamer la même somme. Comme ce dernier paraissait sous l'effet d'on ne sait quelle boisson alcoolisée la discussion prenait un tour assez vigoureux. Notre montée à bord ne découragea pas le réclamant qui alla jusqu'à se plaindre aux préposés à la marche du bateau. Il nous accompagna jusqu'à Dakar où, enfin, il comprit qu'il n'obtiendrait pas un sou de nos organisateurs et nous laissa, non sans nous avoir donné sa bénédiction dans sa langue maternelle.

Sur le parking du port pas de minibus. Cheikh devait effectuer la révision qui n'avait pu avoir lieu pour on ne sait quelle raison avant de nous prendre. Il devait y avoir beaucoup d'éléments à réviser.

J'est très soif. De petites baraques abritent des bars où l'on trouve des boissons fraîches et j'achète un Schweppes. La bouteille est consignée, je reviendrai la rendre. Comme nous patientons

nous sommes entourés de marchands d'objets de toutes sortes et d'enfants réclamant « un cadeau » au « Toubab ». Le toubab est le touriste, tous les enfants vous appellent Toubab : bonjour Toubab, cadeau Toubab, merci Toubab, au revoir Toubab. Je donne donc ma bouteille consignée à l'un des gamins afin qu'il récupère le prix de la consigne. Et comme l'attente se prolonge je décide d'explorer les environs. A une centaine de mètres du port se trouve la gare de Dakar, bâtiment colonial à fière allure de loin, mais assez défraîchie de près. Aux abords de multiples étalages tenues par des femmes qui appellent : « Toubab, tu veux des mangues, des pastèques, des gris-gris, des masques, des montres, ... ». Je trouve rapidement comment ne pas me faire trop accaparer, je braque



l'appareil photo et toutes se retournent ou se cachent le visage. Seuls les enfants acceptent de se laisser photographier de bonne grâce. Ils viennent spontanément et posent des tas de questions : « tu es français toubab ? tu es en vacances ? d'où viens-tu, où vas-tu ? Combien de temps restes-tu ? Tu aimes le Sénégal ? » Malgré leur besoin de communiquer un peu envahissant tous sont gentils, patients, souriants. Je retourne près du groupe qui attend toujours, entouré des vendeurs à la sauvette.

Lorsque Benoît et Marie-Christine s'adresse à un Sénégalais un seul mot leur sert : « l'ami », et lorsqu'ils parlent des noirs en général : « les Blacks ». Ce qui peut être un simple artifice de langage chez un gamin de 12 ans prend une connotation beaucoup plus péjorative chez une adulte de 25, nous n'avons pas encore fini le second jour que les caractères de chacun se révèlent et les pommes de discorde mûrissent vite sous ces latitudes.

19 heures, enfin revoilà notre chauffeur, il y avait un problème avec les freins. Nous embarquons, repassons par Dakar pour larguer Christian qui a à faire et Swébu dont Momar prend la place (Quel farceur ce Momar !). Direction M'Boro, à une soixantaine de kilomètres au nord de Dakar. La nuit est tombée, la circulation est dense, surtout dans l'autre sens, retour de week-end classique. Tout au long de la route toutes sortes d'animaux traversent devant nous.



Il fait trop sombre et ils sont trop rapides pour que nous puissions les reconnaître mais Momar nous dit que la plupart sont un genre d'écureuil, beaucoup de mulot aussi. Momar, grand organisateur (GO), nous indique que nous allons à l'hôtel du Lac tenu par madame Lechevalier où il a réservé repas et chambres. Arrivés à M'Boro nous demandons donc où se trouve cet hôtel du Lac car Momar l'ignore tout autant que nous (quel farceur ce Momar !). On nous indique sans trop de certitude un hôtel que nous avons déjà dépassé. Cheikh engage le minibus sur le bas coté pour entamer son demi-tour, cinq mètres plus loin nous sommes ensablés jusqu'au moyeu : marche avant, marche arrière, rien à faire les roues s'enfoncent un peu plus à chaque tentative. Nous descendons donc et sommes aussitôt entourés d'une trentaine de personnes de tous âges qui tentent de pousser le minibus. Impossible de le désensabler. Alors, à plat ventre, nous dégageons les roues. Nouvelle tentative, couronnée de succès cette fois. Deuxième jour et déjà l'angoisse de rester plantés dans les sables, quelle aventure ! Nous faisons donc demi-tour et nous dirigeons vers l'hôtel indiqué. Nous le trouvons au bout d'un chemin que nous espérons pas trop sablonneux, car ici plus âme qui vive. Enfin l'hôtel, l'extérieur est éclairé mais pas un véhicule et aussi peu d'humain. Momar sort, je l'accompagne. Nous pénétrons dans l'hôtel qui est ouvert mais toujours personne. Je cherche d'un côté, Momar d'un autre et c'est lui qui trouve le gardien (efficace Momar ?). Le gardien nous explique que l'hôtel que nous devons rechercher se trouve un peu plus loin, il faut reprendre la route et revenir vers la mer. Demi-tour, il est onze heures, nous avons faim, et soif, et sommeil, c'est l'aventure (ah Momar ! si ton sens de l'organisation avait été trop parfait j'aurais déjà fini

mon récit, mais grâce à toi il me reste encore de longues pages à écrire, quel farceur ce Momar !). Nous nous retrouvons donc quelques minutes plus tard sur le chemin qui doit toujours nous mener chez madame Lechevallier à l'hôtel du Lac et, au sortir d'une végétation basse mais dense, nous débouchons pratiquement sur la plage. Les phares du minibus éclairent des milliers, que dis-je des milliers, des centaines de milliers, allez encore une louche, on peut en mettre des millions de mulots qui grouillent sur le sable. Quelques cris retentissent (Christiane, Marie-Christine et Anne-Sophie un peu plus fort que les autres). Cheikh ouvre la porte. Surprise, ce ne sont pas des mulots



mais des crabes qui déguerpissent dès que l'on pose le pied sur le sable. Mais ils ne vont pas bien loin, ils restent à quelques mètres et dès que l'on avance une trouée se forme pour laisser le passage et se referme derrière. Impressionnant, bien que le plus gros de ces crustacés décapodes ne dépassent pas dix centimètres que se passerait-il si nous tombions là, inanimés ? Je vois déjà des crabes qui préparent la mayonnaise. Nous sommes rejoint par quelques membres d'un village voisin que Momar interviewe. Ce n'est pas loin, juste un petit demi-tour à faire, l'hôtel du Lac est là, un peu plus au sud, nous apercevons les lumières d'ici. Madame Lechevalier nous

arrivons, faites ronfler les fourneaux. En effet quelques instants plus tard nous sommes sur le parking de l'hôtel La Licorne et madame Levacher nous attend avec impatience (quel farceur ce Momar !). Sacré Momar, nous t'accordons qu'il aurait mieux valu une madame Lechevalier pour un hôtel de la Licorne, mais pourquoi l'hôtel du Lac en bord de mer ? Nous ne le saurons jamais, comme nous ne saurons jamais pourquoi cet hôtel s'appelle hôtel de la Licorne, j'ai pensé à poser la question à un moment où il était impossible de le faire et je n'y ai plus penser lorsque c'était possible. Le repas nous attendait depuis 2 heures et madame Levacher de l'hôtel de la Licorne pensait déjà à un lapin. Maîtresse femme cette hôtesse. Nous avons droit à son autobiorécit : fille d'émigrés russes qui ont parcourus l'Europe et le nord de l'Afrique après la révolution, elle s'est mariée à un breton. Divorcée elle a monté cet hôtel loin de tout mais près de la mer et du soleil.

Le repas est standard, les crabes sont partout mais pas dans les assiettes. D'ailleurs madame Levacher encourage Benoît, qui ne se fait pas prier, à shooter dedans, plusieurs carcasses et pattes jonchent le sol aux alentours. Après le repas nous gagnons nos chambres. J'ai le plaisir de partager la mienne avec Christiane, Marie-Christine, Anne-Sophie, Benoît, Xavier et Cloé. Le plaisir de Marie-Christine est de taquiner Christiane, mais cela dure, dure, dure et devient lourd, lourd, lourd. Et Christiane supporte avec flegme et bonne humeur. Quand à Benoît qui a dormi dans le bus, il semble avoir décidé de tenir tout le monde éveillé. Un rappel à l'ordre gentil, suivi d'un autre plus énergique ramène le calme et le sommeil gagne la chambrée.

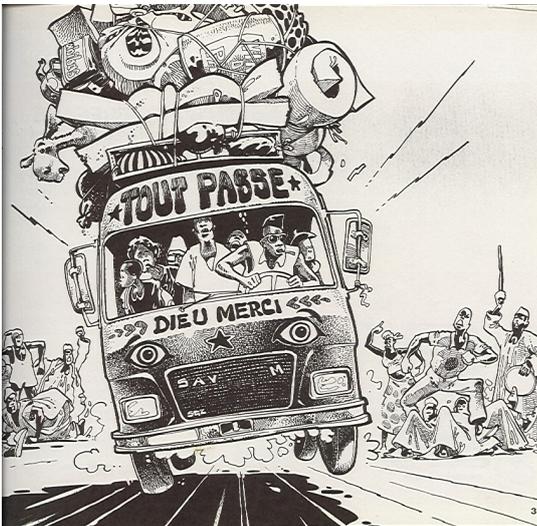
LUNDI 5 AOUT

Petit déjeuner sympathique avec confitures maison. Marie-Christine propose un footing. Anne-Sophie, Perle, Cloé et moi sommes partant. Plus personne ? non. Nous partons donc à cinq. La plage nous attend, les crabes sont toujours là ils mais repartent vers l'océan qui monte. Nous démarrons doucement, il doit être à peine neuf heures mais les rayons du soleil sont déjà ardents. Quelques centaines de mètres suffisent à Anne-Sophie, puis nous perdons Perle, puis Cloé. Je suis parti pieds nus et je cours sur la partie humide du sable, la partie sèche est brûlante. Nous gambadons ainsi pendant une petite heure, nous revenons le corps dégoulinant de sueur et les jambes et les pieds noirs de goudron. Je ne fais même pas le détour par l'hôtel et je plonge pour rejoindre le reste de la troupe qui s'ébroue à quelques mètres du rivage. Le reste ? non il manque Christiane installée sur la plage en robe longue.

- Tu ne te baignes pas Christiane ?
- Non, je ne sais pas nager.
- Et tu ne te trempe même pas ?
- Non, je suis bien sur la plage.

Etonnant. J'imagine mal comment on peut être bien sur une plage où il doit faire quarante degrés en robe, montre bracelet, bagues, bracelets et collier, alors que je quitterai volontiers mon maillot de bain.

Après la baignade nous remontons la plage, Perle, Cloé et moi, en direction de pirogues tirées sur le sable à proximité d'un village de huttes. Nous retrouverons partout ces grandes barques bariolées à l'extérieur, en générale bleu nuit à l'intérieur, bateaux de pêches ou moyen de locomotion sur toute la côte.



En rentrant à l'hôtel Momar me tend une BD locale intitulée « Tout passe », série de dessin sur les taxis brousse dont vous allez pouvoir contempler quelques échantillons. Nous en avons déjà croisés beaucoup, vieux fourgon Renault ou Mercedes. Les Mercedes sont plus récents et moins typiques car en général tout blancs. Alors que les Renault sont peints de rouge, de jaune, d'orange et de bleus qui ont du être des couleurs vives mais sont aujourd'hui quelque peu passées. Tous portent un nom, comme « Tout Passe » ou alors comme « Imam Shasmani ». Sur les flancs on peut lire « Transport en commun public ». Et ça roule avec vingt ou trente, ou peut-être plus de personnes à bord, les bagages et les animaux domestiques, y compris chèvres et moutons, sur le toit. Et ça roule parfois vite, et ça passe, tout passe.

Nous quittons l'hôtel vers midi. Les bagages sont rechargés, les moustiquaires (tient, nous n'avons pas eu de moustique cette nuit, probablement à cause du vent de mer et nous n'avons pas encore déballé nos belles moustiquaires, qui voyageront une nouvelle fois près de Bob qui les surveille). Nous devons rejoindre Christian au carrefour de la route de Dakar et de celle qui descend vers le sud. Au lieu de rencontre, personne. Nous descendons, aussitôt entourés par une nuée d'enfants de tous âges. Morgan, Hugo, Benoît et Xavier entament une partie de football avec les gamins sénégalais ravis. Perle et Cloé sont entourés d'enfants plus petits, deux marguerites au beau milieu d'un terrier. Un peu plus loin un restaurant, routier sénégalais, la maman prépare le mil devant la porte.

Enfin Christian arrive dans une BX conduite par le patron de Cheikh et accompagné de Swébu. Direction La Somone, petit village en bord de mer où monsieur Alassane Diop, relation d'affaire

de Christian, nous prête une de ses résidences secondaires qui va devenir notre base pour la semaine.



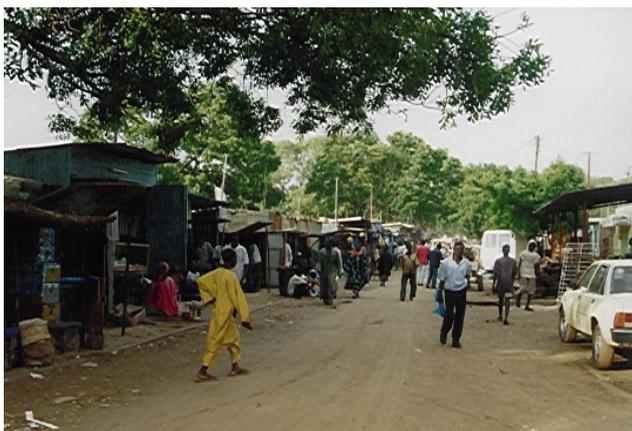
C'est notre premier voyage de jour et enfin nous pouvons découvrir le paysage sénégalais, immense plaine sans dénivellation franche. Le sol est couvert par endroit d'une herbe rase mais verte, nous sommes en pleine saison des pluies. Et apparaissent les baobabs. Imaginez la plaine de la brie dans ses espaces les plus vastes et les plus plats, recouverte de sable et d'herbe courte, et tous les deux à trois cent mètres un arbre de dix mètres de haut, vingt mètres de circonférence au pied et probablement plusieurs centaines de mètres de circonférence au niveau des branches. Ce paysage ne s'oublie pas, il est magique à la fois par sa simplicité

et sa grandeur. Je croyais traverser de grandes étendues désertes et il ne se passe pas une minute sans qu'on puisse apercevoir un homme et son fils cultivant un champ d'arachides, lui tenant le soc, l'enfant guidant l'âne, des femmes portant leur fardeau sur la tête, d'autres assises aux arrêts des taxis brousse attendant le prochain pour vendre de quoi manger aux voyageurs, ou simplement passant allant de nul part à nul part. C'est étonnant que dans un pays de huit millions d'habitants sur un territoire grand comme un tiers de la France on puisse rencontrer tant de monde en permanence. Imaginez la route entre Gueret et Aubusson avec une, deux, trois personnes ou plus tous les deux cent mètres ! Parfois au milieu d'un fouillis végétal une termitière se dresse et vient rompre la platitude du sol. Des troupeaux de zébus, surveillés par des enfants, paissent ou se déplacent. Certains doivent mourir de vieillesse ou de leur rencontre inopinée avec un véhicule car quelques squelettes ornent les bords de route. Nous les repérons à l'odeur bien avant de les voir. D'autres squelettes jonchent les routes, d'innombrables carcasses de voitures débarrassées de tout, même de la tôle de la carrosserie, tel les squelettes de chameaux dans le désert. Car ici tout se récupère, lorsqu'une voiture refuse de poursuivre sa route et que plus aucun remède ne peut plus rien pour elle (après plusieurs centaines de milliers de kilomètres et un âge bien avancé) tout est réutilisé pour permettre à d'autres d'arpenter routes et piste pour quelques années encore.

Nous traversons la ville de M'Bour et après une quinzaine de kilomètres nous arrivons à La Somone. Une route chaotique, le bas côté qu'emprunte Cheikh est plus carrossable que la chaussée, puis un chemin sablonneux et nous voilà devant la porte d'une propriété. Klaxon, la porte s'ouvre. Non ce n'est pas un portail automatique, le gardien nous attendait. Un grand espace sablonneux où pousse quelques arbres s'étend devant nous. A gauche une écurie pour deux chevaux et le gardien, au fond une maison crépie de gris vers laquelle nous nous dirigeons. Tiens, un cheval. Un beau cheval racé est attaché à un arbre, devant l'écurie et le gardien, Ousman, se tient près de lui. L'écurie est vaste, environ quatre fois plus que la pièce qui sert de maison à Ousman. D'ailleurs le lit de ce dernier est installé dehors et comme ce sont deux lits superposés une large moustiquaire le recouvre entièrement. En voilà un qui sait comment utiliser les moustiquaires, il faudra lui demander conseil. Devant la maison une large terrasse bordée d'une balustrade à colonnes, derrière la balustrade la plage, au delà de la plage l'océan (qui l'eut cru !). Le gardien nous ouvre la maison. La terrasse extérieure n'est que le prolongement d'une terrasse couverte sur laquelle donne trois portes, l'une accède à la cuisine, l'autre à une grande chambre à lit double avec grand cabinet de toilette et chiottes, la troisième à une petite chambre à lit simple avec petit cabinet de toilette et chiottes. Ce qui offre trois places



pour treize personnes plus quelques matelas. On a faim, on verra plus tard comment organiser le coucher.



Nous retournons à M'Bour et trouvons un restaurant qui accepte de nous servir à quatre heures de l'après-midi. Ah que la gazelle est bonne, surtout la seconde car on ne prend guère le temps de déguster la première.

Il nous faut maintenant faire les courses. Nous allons enfin découvrir la ville. Comme la plupart des grandes villes de province, M'Bour est traversée par une route goudronnée mais tous les autres axes sont en terre, bordés de grands arbres sous lesquels se regroupent ceux qui n'ont pas à

circuler. Il y a beaucoup d'animation, M'Bour compte 45 000 habitants. Les automobiles croisent les charrettes tirées par des ânes, les taxis brousses chargent, chargent et chargent encore, les camions livrent et tous klaxonnent. Cheikh nous véhicule sans émotion dans ce dédale, il habite cette ville. Au premier arrêt nous voilà entouré de quinze à vingt jeunes qui nous proposent bibelots, change, visites, bois à mâcher (la brosse à dent locale) et bien d'autres choses encore. Tout de suite Morgan entame la conversation, Hugo suit et bientôt tout nos jeunes sont en grande discussion. Pendant ce temps Christian, Bob, Sylvie et moi allons au supermarché du coin : une épicerie tenue par des libanais. Pâtes, oeufs, riz, poivrons, eau ... et gazelles.

De retour dans le bus voici Doudou. Comment est-il là, je n'ai pas bien suivi. Les seules informations que je capte sont qu'il est le cousin de Cheikh et qu'il va nous servir de guide quelques jours. Tiens, que devient Momar, j'avais cru comprendre que c'était lui notre guide. Sacré Momar !

Il nous faut maintenant trouver de la glace car, j'ai oublié de le dire, la villa possède tout l'équipement électrique, il ne manque que l'électricité. Où trouver de la glace ? au port. Doudou s'empresse de nous dire qu'à la coopérative financée par la ville de Concarneau qui est jumelée avec M'Bour on trouve de la glace. Direction le port avec Bob et Christian, Doudou et Cheikh nous accompagnent. Nous descendons vers l'océan alors que le crépuscule s'installe. Après avoir progressé dans un labyrinthe de camions, carrioles, voitures et charrettes nous débouchons sur un lieu digne des plus fabuleux films d'épouvantes. Imaginez que vous êtes le prince charmant à la recherche de votre belle princesse enlevée par la cruelle Malicia. Elle a confié votre bien aimée au roi des ténèbres et vous êtes aux portes de son royaume. Devant vous une infinité de cabanes noires d'où s'élève une brume opaque à l'odeur épouvantable, mélange d'iode, de transpiration, de mazout, de charbons incandescents, de poissons séchés ou marinés, de sang coagulé, de viscères en putréfaction. Bien que sous vos pieds le sol est la consistance du sable, sa couleur noire et la poussière qui s'en dégage ne peuvent qu'augurer les miasmes de l'enfer. Et dans la pénombre qui s'épaissit des centaines, des milliers de formes s'agitent, noir sur noir. Même l'océan au loin prend des teintes funèbres, le sommet des vagues tissent un liseré clair à ce linceul. Les barques dont les chaudes couleurs ont disparu dansent sur les flots sombres. Heureusement la coopérative est située à l'écart. Christian, Doudou et Cheikh s'y rendent tandis que Bob et moi restons à contempler ce spectacle d'une autre époque, d'un autre monde. S'il y eut un choc durant ce séjour, c'est celui-là. Aucun livre, aucune photo, aucun film ne peut rendre à l'identique l'impression de ce lieu : nous sommes dans les entrailles d'un ailleurs. Et nous allons y plonger un peu plus car nos trois pourvoyeurs de glace reviennent bredouille : plus de glace à la coopérative. Qu'à cela ne tienne, Doudou, qui se révélera plus d'une fois débrouillard et téméraire nous demande de le suivre. Nous nous enfonçons alors dans un dédale de chemins étroits bordés de cabane d'où sortent parfois des têtes nous regardant curieusement. Autour des cabanes de larges espaces où se dressent des pieux soutenant des treillis de bois sur lesquels repose le poisson qui sèche. Dans le sol de vastes vasques

de bois remplies d'une saumure visqueuse et noirâtre exhalent des senteurs aussi denses que le liquide dont elles sont issues. Doudou nous emmène sans l'ombre d'une hésitation à travers ce cloaque. Il s'arrête devant une cabane dont l'entrée est tout juste suffisante pour laisser passer un enfant, un homme en sort, courbé en deux. Une conversation s'engage entre Doudou et lui en Wolof. Je n'ai pas encore parlé du langage, on dit le Sénégal pays francophone, c'est en effet la langue officielle mais plus on s'éloigne du centre des villes principales, moins on trouve de sénégalais parlant un français compréhensible, ou même parlant français tout court. Donc, après quelques minutes de discussion dont nous ne comprenons pas un mot l'homme de la cabane rentre à nouveau dans celle-ci et en ressort avec un pain de glace, étonnant non ! A peu près aussi insolite qu'un esquimau rentrant dans son igloo et en ressortant avec des noix de coco. Bien qu'à première vue il ait été difficile de garantir la vraie composition de l'objet présenté : c'était un parallélépipède de soixante centimètres de long, d'une section d'environ vingt centimètres sur quinze, dimensions assez classiques d'une barre de glace mais la couleur tenait plus du bloc de charbon de bois mal consommé : noir et recouvert de scories plus ou moins grosses. Mais le contact prouvait que c'était bien de la glace qui avait séjourné on ne sait où. D'ailleurs la barre était maintenant posée à nos pieds, sur ce sable mélangé de bois calciné et détritrus de toutes sortes. Le pastis se faisait moins pressant. Doudou nous annonce le prix : mille cinq cent Francs. Cheikh, qui n'avait rien dit jusque là, s'adresse à Doudou, puis au marchand de glace et une nouvelle discussion animée en Wolof nous laisse, Christian, Bob et moi, spectateurs d'une pièce dont nous ne comprenons ni le scénario, ni les acteurs. Lorsque la discussion cesse, il s'avère que le prix du pain de glace n'est plus que de mille Francs. Explication : Doudou devait certainement prendre une commission sur l'achat mais il s'est fait engueuler par Cheikh qui a veillé à notre porte-monnaie.

Cheikh prend le pain de glace sur son épaule et nous quittons ce lieu fantastique. Mais demain je veux revenir :

- Christian, est-il possible de revenir ici à l'arrivée des bateaux demain ?
- Pas de problème.

Nous regagnons le camion où le groupe Morgan, Hugo, Benoît et Xavier sont en grande discussion avec leurs nouveaux copains sénégalais. Christiane, Marie-Christine, Anne-Sophie, Perle et Cloé ont préféré rester au chaud, à l'intérieur du minibus.

Retour à la villa. Cheikh et Doudou regagnent leur foyer respectif à M'Bour.



Premier travail, mettre les manchons sur les lampes à gaz et servir l'apéritif. Ousman, le gardien de la villa s'occupe des manchons après que Momar en eut gâché deux ou trois (sacré Momar !). Ce que ne gâche pas Momar c'est le whisky, quelle descente. Tout autour des lampes s'accumulent des insectes de toutes tailles qui se caramélisent au contact des verres brûlants, le plafond de la terrasse, blanc le jour, est noir la nuit et il bruisse des vibrations de millions de paires d'ailes. Ce qui n'entame pas l'appétit : au menu omelettes tomates poivrons et mangues juteuses et délicieuses. Chacun raconte quelques histoires.

Christiane sert, comme d'habitude, de souffre-douleur à Marie-Christine et Benoît. Et lorsque le sommeil se fait sentir se pose l'organisation du couchage. Christian se désintéressant totalement de la question part faire un tour. La décision est difficile mais après palabres nombreux et solutions irrationnelles nous décidons que Sylvie et Bob coucheront dans la grande chambre, Marie-Christine, Christiane et Momar dormiront sur les banquettes de la terrasse, Christian et moi coucheront dans la petite chambre, les sept ados dormiront sur les cinq matelas installés sur la terrasse. Les moustiquaires, elles, dormiront sur les bagages, bien à l'abri dans leur habit de plastique, ce

n'est pas encore ce soir que les moustiques viendront prendre leurs ailes dans leurs toiles immaculées. Extinction des feux. Ah le grand calme de la nuit sénégalaise. Calme ! quel calme, l'océan tout près roule ses vagues dans un bruit de chute du Niagara. Mais la fatigue aidant, l'endormissement vient doucement. Jusqu'à ce que les moins de vingt ans ne se mettent à chahuter, je laisse faire un moment mais j'ai trop sommeil : je gueule un coup, le calme revient mais les ondes négatives me parviennent et j'entends les pensées révoltées d'un grand nombre : va donc eh vieux ronchon. Ce qui ne m'empêche pas de resombrer dans le sommeil. Pour me réveiller quelques secondes ? minutes ? heures ? plus tard car, ma fenêtre ouverte donnant sur l'extérieur quelques uns que je ne nommerai pas sont en grande discussion juste devant :

- Sur la plage les discours, bordel de merde, les vieux ont besoin de repos. Nouveau silence encore plus réprobateur que le précédent. Vous allez me demander : « comment reconnaît-on un silence réprobateur et comment fait-on la différence entre un silence et un autre ? ». Et je vous répondrai qu'il n'y a pas deux silences identiques. Le silence réprobateur dégage une atmosphère lourde, chargée d'ondes négatives. Comparez le au silence qui s'établit entre une femme et un homme après que tout ait été dit sur les choses communes et alors que rien n'a encore percé de l'émoi partagé, ce silence là est léger et brumeux, parfumé d'odeurs capiteuses. Tendez l'oreille et respectez les silences, vous apprendrez à les distinguer.

Et la nuit s'achève sans autre incident.



MARDI 6 AOUT

Tôt le matin. Il fait bon. Tiens Christian n'est pas dans la chambre, il a dormi sur la terrasse, derrière la porte de ma chambre. Je saute dans mon maillot de bain et descend sur la plage pour rejoindre les centaines de crabes qui, à mon approche, se réfugient dans les trous qu'ils creusent dans le sable avec leurs pinces. C'est amusant de voir terrasser ces petites bestioles : ils grattent tout d'abord avec les pattes latérales, puis lorsque le trou est suffisamment profond ils s'enfoncent à l'intérieur et ressortent une pelleté de sable avec une pince qu'ils jettent vigoureusement loin de l'entrée de leur terrier.

La plage est peu large mais très longue (d'un bout à l'autre de l'Afrique), bordée de maison comme la notre. Les jardins sont rehaussés par rapport au niveau de la plage et sont fermés par des murs qui soutiennent leur terrain. Notre mur, sûrement plus ancien que les autres et malheureusement pas accolé à un autre mur, le terrain adjacent étant vide, se lézarde sur plusieurs mètres, l'océan à marée haute vient battre ses flots contre ces ridicules remparts. Mais assez des questions architecturales, à l'eau. Elle est tiède (euphémisme). Mais le bain est salubre après la journée de route d'hier et la nuit agitée. Bob me rejoint. La température de l'eau ne donne pas vraiment envie de nager mais plutôt de flotter et de se laisser bercer par les vagues en regardant le ciel. Ne rien faire, ne rien penser, quelles forces nous poussent à cette agitation constante quand tout pourrait être aussi simple que le balancement des flots ?

Lorsque je regagne la villa tout le monde s'éveille paresseusement. Et quel bordel ! Bagages à moitié déballés, matelas en tout sens, vêtements et chaussures éparpillés, dormeurs en cours d'éveil et éveillés encore endormis.. Mais rien ne presse. D'ailleurs voici Christian qui revient avec du pain et mieux encore, du beurre frais. Ruée sur le petit déjeuner.

Après une remise en ordre sommaire chacun exprime enfin son idée des vacances : Bob et Christian se baignent jusqu'au nombril pour pouvoir continuer leur conversation interrompue je ne sais plus quand, Anne-Sophie, Benoît, Morgan, Hugo et Xavier se roulent dans les vagues, Cloé et Perle parcourt la plage en se racontant on ne sait quels secrets, Marie-Christine essaie de bronzer encore un peu, bizarre tout de même de montrer tant de dédain vis à vis de la population locale et de faire tant d'efforts pour leur ressembler, Christiane bronze aussi le peu de peau offert à l'air libre, Sylvie lit, Momar fume et moi je jette les rudiments de ces lignes sur un cahier d'écolier.

Des femmes arpentent la plage et nous proposent tout l'attirail de l'artisanat local à destination du touriste qui préfère que ces objets viennent à lui plutôt qu'à devoir aller les chercher. Aucun succès dans notre communauté. Par contre un grand sénégalais long comme un jour sans pain nous propose des oursins pour le déjeuner : proposition adoptée immédiatement et avec délectation par Sylvie et moi. Christian demande :

- Et la maman, elle ne fait pas le Tiboudienne ?
- Bien sûr que si, répond notre pêcheur d'oursins.
- Alors fait nous le Tiboudienne pour 13 heures avec du thé.

Et notre pêcheur de nous assurer qu'il serait là à une heure.

Il y est avec un sac à pommes de terre rempli d'oursins. Il se met aussitôt à l'ouvrage et à l'aide d'un seul couteau il nous les ouvre mieux que tous les écaillers professionnels. Succulent, je n'ai jamais mangé tant d'oursins en une fois. Pendant que nous

remplissons (surtout Sylvie et moi) notre estomac avec les gonades de ces charmants échinodermes, notre pêcheur s'en est retourné on ne sait où chercher le plat principal qu'il ramène dans une cuvette en émail. Christian explique qu'on doit faire des boulettes avec le mil et les morceaux de



poissons avec ses doigts, nous satisfaisons aux coutumes locales et chacun trempe ses mains dans la gamelle. Xavier à la bonne idée de se saisir d'un espèce de petit poivron rouge et de demander si ça ce mange. Qui lui a répondu : bien sûr (Morgan, Benoît ?) toujours est-il que quelques secondes plus tard Xavier tousse, pleure, râle et qu'il faut des mètres de baguette de pain pour soulager son feu intérieur.

Le thé est excellent après ce repas qui le fut tout autant.

On traîne, on rêvasse, on fumaille, on sieste à moitié.

Puis, on ne sait par quelle impulsion soudaine quelques uns se lèvent, les autres suivent :

- On part pour M'Bour ?
- Oui, allez, on s'en va.

Et la sieste continue dans le minibus.

La route est bordée, comme ailleurs, de carcasses de véhicules et de cadavres de zébus. A un endroit où nous passerons à chaque aller et retour vers M'Bour le zébu couché là, sur le bord de la route, doit être relativement fraîchement trépassé, mais suffisamment quand-même pour dégager une odeur qui n'a pas d'égal pour nos pauvres odorats européens.

Nous voilà revenus à M'Bour. Cheikh n'a pas encore arrêté le moteur que le groupe de jeunes d'hier nous entoure déjà. Tous veulent être notre guide pour la visite du port. Nous avons beau dire que Doudou (Momar, où es-tu ? Sacré Momar !) est là pour ça, nous ne pouvons faire un pas sans qu'ils l'emboîtent.



De jour, le port perd son aspect dramatique. L'activité intense et les couleurs vives lui donnent une toute autre allure. Pour ceux qui n'étaient pas avec nous hier soir, la surprise est totale. Sur probablement un kilomètre de long et cent ou cent cinquante mètres de large la plage est occupée alternativement par des cabanons de bois noirs de fumée et des clayettes de séchage, séparés par d'étroits cheminements sinueux où il est parfois difficile de passer à deux de front. Et tout cela grouille de monde affairé : Videurs de bateau transportant

en courant des paniers de poissons sur la tête, videurs de poissons installés à même le sable et jetant sur celui-ci entrailles et écailles, vendeuses en boubous chatoyants, on se demande comment elles font pour rester impeccables au milieu de cette gigantesque poubelle, et acheteurs mal fagotés discutant ferme, les pieds dans le magma. Et tout est noir, jusqu'au jus splanchnique malodorant qui ruisselle des lieux de vidage jusqu'à l'océan. Le sable en est tellement imprégné qu'il n'absorbe même plus ce mélange de sang, de viscères et de saumure. Nos guides nous pressent, nous abreuvent de discours sur leurs frères bretons, ils ont même une fête des filets bleus, sur les produits de la pêche et sur les requins. Le requin doit avoir un effet magique sur le touriste car il ne se passe pas une minute sans qu'un de nos guides nous propose de nous mener là où nous pourrions nous procurer mâchoire, dent et aileron de requin. Nous n'avons pas donné suite et les quelques requins aperçus dans les paniers n'étaient guère plus gros que des saumons.

Les seules mâchoires que nous ayons pu voir étaient pendues au cou des marchands de souvenirs. Nos guides nous énoncent le nom des poissons entassés pêle-mêle : daurades, grondins, bars, capitaine, mérrou, sole, thon. Mais aussi l'escargot de mer : ce coquillage est débarrassé de sa coquille et on le laisse pourrir au soleil, il dégage à lui seul une odeur à peu près équivalente au



zébu en décomposition. Mais à ceci près que c'est là le but recherché puisque lorsqu'il sera à point on utilisera ce qu'il est advenu de ce mollusque pour donner du goût au riz. Bon appétit mesdames et messieurs les touristes !

Et notre petite troupe traverse sans que les autochtones, habitués sans doute aux bizarreries des étrangers, ne se laisse distraire. Même Christiane ne les impressionne pas, et pourtant ce n'est certainement pas tous les jours qu'ils doivent pouvoir contempler la mode française en déplacement sur leur port. Là où s'arrêtent l'enchevêtrement des cabanes le sol s'affaisse brutalement d'un bon mètre et, miracle, le sable réapparaît. Nous marchions sur les résidus de bois utilisé pour le séchage et le fumage qui s'entassent jusqu'à la limite que leur permettent les vagues. Après avoir traversé ce cloaque nous arrivons enfin sur le bout de plage laissé libre



pour le déchargement des bateaux de pêche. Ce sont de longues pirogues dans lesquelles prennent place quatre ou cinq hommes, le poisson est entassé au fond. Dès qu'une pirogue atteint la plage les porteurs se précipitent, ils sont payés au voyage, ils remplissent leur panier et partent au petit trot se perdre dans les méandres menant au lieu de vente.

L'océan est magnifique, le soleil décline à l'horizon et partage avec les vagues et les pirogues la chaleur de ses colorations mordorées. Revenu en France je serai étonné en découvrant mes photos de n'avoir pas pris plus de clichés de cet endroit, trop absorbé par l'atmosphère unique de ce lieu inoubliable. Le destin fasse que je revienne un jour ici.

De retour à la villa l'apéritif est le bienvenu (DouceMENT Momar !).

Les premiers effets du climat font leur apparition chez Christiane et Marie-Christine, les intestins brassent. Christian sort son breuvage magique, le boué tiré du fruit du baobab, ce n'est pas bon mais il paraît que c'est efficace. Après le repas chacun commente sa journée, Momar raconte des contes africains à Perle et Cloé. Marie-Christine et Benoît chahute Christiane, qui s'en amuse, quelle patience !

Puis chacun réinstalle son couchage et une nouvelle nuit commence. pas vraiment identique à la précédente, il y a beaucoup moins de vent, les vagues sont moins bruyantes. Logiquement nous devrions mieux dormir. Erreur, car le vent chasse les moustiques, plus de vent, plus (+) de moustiques. Et les moustiquaires royales sont bien au chaud dans leur superbe emballage plastique. Les diffuseurs sont réduits à l'inaction par le manque d'électricité, reste le pick-out qui ne semble agir que là où on en met et comme il y a toujours un petit coin qu'on oublie, il y a toujours une petite aire de pique-nique pour les moustiques.

Au milieu de la nuit je suis réveillé par un bruit sous mon sommier, on gratte les ressorts ? Dès que je remue le bruit cesse. Alors je me retourne brutalement dans le lit... silence... Je me rendors. Combien de temps se passe-t-il, trente secondes, dix minutes, de nouveau le bruit, plus présent et plus fort, me réveille. J'essaie de ne pas bouger pour localiser l'origine du gratteur : ça tire, ça ronge, ça se déplace, qu'est ce ? un rat ou un chat, un serpent ou un lézard, et toujours le silence dès que je fais le moindre geste. Et cette nuit sans lune ne permet pas de voir à dix centimètres. Pas de lampe à proximité, pas d'allumette ni de briquet. Je me lève quand même, fait le tour du lit, je tente de regarder dessous mais même s'il y avait eu un alligator je n'aurai pu le distinguer, je me recouche. Calme et silence. Je me rendors donc une nouvelle fois et suis de nouveau réveillé, non plus par le bruit mais par je ne sais quoi qui me passe sur les pieds en griffant. Cette fois s'en est trop. Je me lève, me dirige à tâtons vers la cuisine en essayant de ne pas piétiner les dormeurs sur

la terrasse, et là, en aveugle, je cherche les allumettes du bout des doigts. Je touche au passage tout un tas de « choses » inanimées et animées, des coupants, des humides, des secs, des froids, des gluants, des fuyants, des mordants, d'autres vibrants, d'autres encore phosphorescents. Après ces multiples sensations tactiles je trouve enfin une pochette d'allumettes. De retour à la chambre j'en craque une, puis deux, puis trois, j'inspecte le lit, sous le lit, les bagages, les vêtements en désordre et je ne trouve rien. Bon, cette bestiole et futée mais je vais essayer de l'être un peu plus, la partie de cache-cache commence. Je me remet au lit, la pochette d'allumettes à la main. Il ne s'est pas passé trente secondes qu'un bruit de pattes dures se fait entendre sur la bordure du lit à hauteur de ma tête. Je sursaute, n'attendant pas le monstre si près. je m'assoie sur le lit et craque une nouvelle allumette. A la tête de mon lit s'amoncelait des couvertures inutilisées (on s'en doute). Au sommet de la pile, il est là. Il me regarde avec ses petits yeux mobiles, il me défie le bougre, prêt à bondir, dressé sur ses pattes et me menaçant de ses deux grosses pinces. C'est un superbe crabe, du même gabarit que les plus beaux tourteaux bretons. Je n'en avais encore jamais vu d'aussi gros au Sénégal et n'en reverrai d'ailleurs jamais. Le mystère est percé mais le problème non résolu, il allait falloir faire sortir cet hôte indésirable en conservant mes vingt doigts intacts. L'allumette ne lui plaît apparemment pas trop. Je remonte donc sur le lit et lui allume une allumette à quelques centimètres des pinces: le crustacé se déplace nonchalamment sans trop paraître effrayé et lorsque j'avance il recule devant moi mais sans vraiment prendre la fuite. L'allumette s'éteint. Vite une autre. Et j'accompagne mon crabe vers la porte, il longe les matelas. Anne-Sophie, réveillée sans doute par mes allées et venues voit brusquement passé un beau dormeur, toutes pinces dehors à quelques centimètres de sa main qui pend imprudemment au-delà du matelas. Cris et hurlements. Mais le décapode décide que la compagnie des humains n'est plus tolérable, il fuit, je l'accompagne jusqu'à la plage et lui souhaite bon voyage. La nuit se déroulera sans autre incident mais la question reste encore posée : hasard ou complot ?

MERCREDI 7 AOUT

La baignade tôt le matin est devenue un rituel. Nous nous retrouvons d'abord à deux, Bob et moi. Puis Morgan, Hugo et Xavier suivent. Christian parfois nous rejoint.

Après le petit déjeuner nous partons pour Joal, ville natale de Léopold Sédar Senghor.

Pour quitter la villa nous empruntons un chemin sablonneux qui traverse une étendue tout aussi sableuse parsemée de maigres touffes d'herbe : c'est un pré et souvent des troupeaux de zébus y paissent en paix et y meurent en silence. Ce jour là nous avons vu un zébu s'effondrer sur le flanc, il ne bougera plus et nous le retrouverons chaque jour un peu plus mort et un peu plus odorant que la veille.

En chemin nous écrasons un lézard d'un mètre cinquante qui ne traversait pas la route suffisamment vite, ou peut-être sont-ce les freins du camion qui se montrèrent particulièrement langoureux.



A Joal nous visitons bien sûr la maison du président poète transformé en musée, où l'on n'apprend rien que l'on ne puisse lire dans une bonne encyclopédie. Nous reprenons notre bus pour quelques centaines de mètres, la route s'arrête là devant un bras de mer au milieu duquel émerge une île reliée à la terre par une longue passerelle en bois. Sur cette île minuscule, 500 mètres de diamètre, se dresse le village de Fadiout dont les habitants ont la particularité d'être tous catholiques (la religion musulmane est dominante au Sénégal, mais rien d'ostentatoire, si les femmes portent

un foulard sur la tête c'est pour retenir le fardeau qu'elles y placent. Quand aux hommes, même ceux qui s'affichent musulmans ne dédaignent pas les plaisirs défendus. Tu me suis Momar ?). Des ruelles étroites sont bordées de petites maisons construites en coquillages. Morgan a un brusque accès de tourista, un sénégalais lui indique les W-C publics, un autre lui propose ses propres lieux d'aisance, un troisième montre un endroit qui semble être un bar. Morgan choisit les W-C publics. Que ceux qui ont vu le film « Coup de torchon » se rassurent, la réalité n'est pas trahie par le film. Quand aux autres, rien ne peut donner une image suffisamment réaliste de ce que peuvent être des chiottes publiques en Afrique : imaginez la cabane au fond du jardin, un mois d'août particulièrement chaud, en dix fois plus grand, cent fois plus de mouches, d'autres bêtes inconnues, et une odeur à faire fuir un bousier. Blanc au départ, blanc au retour le Morgan, mais pas pour les mêmes raisons, ça va mieux du côté intestins mais moins bien du côté estomac. Quelques pas au grand air et tout rentre dans l'ordre. Nous continuons notre visite et empruntons une seconde passerelle qui mène sur l'île aux coquillages. Cette île n'est constituée que d'un amoncellement de coquilles et les habitants en ont fait leur cimetière, des croix s'élèvent un peu partout sans ordre apparent. Du point le plus haut on domine le village et Joal. En contrebas, une troisième île sur laquelle sont dressés des greniers sur pilotis. Ce sont des cabanes en branchages dotées d'un toit très pointu dans lesquelles on conserve le mil et les arachides à l'abri des rongeurs et des incendies.

De retour à Joal Christian nous emmène dans un restaurant proche. Gazelle fraîche, repas agréable. A l'arrière du restaurant se promène un pélican apprivoisé. Photos.

Le mur du restaurant est orné de l'immense portrait d'un sénégalais grisonnant, puissant et inquiétant, les yeux cachés par des lunettes de soleil style RayBan, costume strict. S'il existe une mafia



au Sénégal, ce doit être le représentant local. Et tandis que j'observe ce portrait, l'original vient s'asseoir juste dessous. Aussitôt les serveurs déférents apportent la recette du jour, Al Capone compte et encaisse. J'avais d'ailleurs aperçu et lu un écriteau pendu près du bar qui dénote fortement avec l'esprit que l'on se fait du travailleur africain, je ne me rappelle pas l'intégralité des dix commandements servant de règlement intérieur à ce restaurant mais les bribes restantes sont éloquentes :

Ici on travaille,

Les périodes de congés s'étendent de l'heure de fin du travail à l'heure de reprise du travail, ce qui, si vous voulez bien compter, fait beaucoup d'heures dans l'année,

Les absences pour maladie doivent être signalées à la direction au moins huit jours à l'avance,

Un seul événement donne lieu à une absence prolongée : le décès du salarié...

C'est de l'humour Noir. Et le bonhomme que j'ai devant les yeux, en chair, en os et en peinture ne doit pas être étranger à la pose de cet hilarant document (il ne doit pas avoir suffisamment d'imagination dans ce domaine pour en être l'auteur). Mais bientôt Christian et Bob eurent à faire avec ce potentat. Nous n'avons pas assez de Francs CFA pour régler la note et Christian demande au garçon de prendre de l'argent français, ce que font tous les établissements touristiques ici moyennant une commission de 2 %. Celui-ci demande 4 %. Ce que n'admettent pas Christian et Bob. Et la discussion commence. Lorsque le serveur a épuisé ses arguments il renvoie nos deux plaignants devant le juge suprême : Al Capone soi même. Et Christian de recommencer son argumentaire, et Bob de renchérir. Il est vrai que c'est très important, la somme en jeu doit avoisiner les huit Francs français. J'ai beau essayer d'insérer cette réalité dans la conversation mais rien ne peut apaiser la vindicte de nos deux trésoriers. Le pacha répond calmement mais il semble que cette discussion l'ennuie profondément. Ne voulant pas céder il dit enfin à Christian : fait comme ta conscience te dicte (jolie formule qui permet de rompre sans apparaître vaincu). La conscience de Christian lui dicte de donner seulement 2 %. Huit Francs divisé par treize cela fait quand-même soixante et un centimes et demi gagné en une demi-heure de discussion : c'est pour le principe. Et bien le principe ne gagne pas cher de l'heure.

Au retour nous nous arrêtons dans un club de vacances dont Christian connaît l'administrateur. Visite du club où se promènent de gentils lézards de deux mètres de long qui détalent dès qu'on cherche à les approcher. Un comble, au fond du parc un petit zoo tient enfermé dans des cages des singes, des oiseaux et même des crocodiles que nous ne verrons jamais. C'est comme si on mettait des moineaux et des pigeons en cage dans les rues de Paris.

De retour à M'Bour nous devons refaire des courses. Les mêmes pots de colle s'agglutinent autour du minibus, nous laissons Christiane et Marie-Christine leur faire la conversation. Perle et Cloé complotent, Morgan, Hugo, Benoît et Xavier se mêlent aux jeunes.

JEUDI 8 AOUT

Lever tôt et départ pour Siné Saloum, aux portes de l'Afrique tropicale. Notre zébu mort a la visite des chiens aujourd'hui, ils ont ouvert l'abdomen et s'y enfourment à moitié pour en ressortir la tête sanguinolente et la gueule gluante. Encore un colon peu ragoûtant !

Nous refaisons la quasi totalité du chemin d'hier et continuons plus au sud. La route est bordée de champs d'arachide. Puis tout devient désertique et sans relief. Loin du rivage de la mer, les étendues de sable sont blanches des dépôts de sel car ici les marées remontent sur plusieurs dizaines de kilomètres à l'intérieur des terres. Seuls quelques arbres rabougris extraient leur squelette de cette platitude.

En nous rapprochant de la mer la végétation réapparaît. Nous garons le minibus dans le parc d'un hôtel et nous nous dirigeons vers l'embarcadère où attendent quelques piroguiers en quête de touristes. Et bien, nous voilà. Après les usuelles discussions sur les prix pratiqués nous embarquons à bord d'une grande pirogue bariolée. Le Sine-Saloum forme une région plate et marécageuse recouverte par les eaux du fleuve Saloum. Les bras du fleuves se quittent et se retrouvent formant des centaines d'îles. Le ciel est bleu, sans nuage et la pirogue glisse, dommage qu'elle soit équipée d'un moteur. Les palétuviers ne sont pas en fleurs, dommage ! Dommage ? Non, il faudra revenir. Notre batelier stoppe sa pirogue sur un ban de sable à proximité d'un rassemblement de pélicans. Doudou débarque et s'avance vers les oiseaux qui s'envolent ensemble pour aller se reposer quelques centaines de mètres plus loin. Près de l'embouchure du fleuve des milliers de flamants roses pataugent. Nous retournons.

La salle de restaurant de l'hôtel où nous avons garé le minibus est déserte. Nous nous installons et commandons : coca pour les jeunes, jus de fruits pour Christiane et Marie-Christine, gazelle pour Sylvie, Bob et moi. Christian n'a pas faim, Sylvie, Christiane et Bob non plus. Alors je commande un sandwich et la jeunesse s'empresse de m'emboîter le pas. Et le temps passe. Apparemment Christian se sent bien à cet endroit et il n'est pas pressé d'en partir. Une table de ping pong permet à Morgan, Hugo, Benoît et Xavier de se défouler. Je vais faire un tour dans les dépendances de l'hôtel. Rien de bien intéressant, des bungalows pour touristes style plage et bronzette, d'ailleurs la plage est toute proche mais seuls des milliers de crabes l'occupent aujourd'hui. Ils sont fascinant ces crabes, surtout en



troupe si serrée qui évolue d'un même mouvement ondulatoire. Je retourne à l'hôtel où la situation n'a guère évoluée. Je pars donc dans l'autre direction. Le parc qui mène à l'hôtel est bordé de cabanes de vendeurs de souvenirs. Dès que je m'approche chaque vendeur m'interpelle. Je me dirige vers celui dont l'enseigne, accrochée au dessus de l'entrée de son échoppe, affiche : « LE GRAND LOUVRE ». Il me fait entrer et asseoir. Je n'ai pas vraiment envie d'acheter mais comme je n'ai pas non plus envie de retourner me faire chier dans les fauteuils de l'hôtel je laisse mon hôte développer son argumentaire, son épouse nous apporte du thé et je me laisse envoûter par se père de famille nombreuse (il a cinq enfants paraît-il) qui ne vend ses masques et statues que pour aider à la conservation de l'artisanat local, car il est instituteur habituellement. Il aide ses camarades artistes durant les vacances. Je lui achète quelques bricoles après un long marchandage (Je te les fait à ce prix parce que tu es devenu mon ami mais surtout ne dis à personne que tu as acheté ces objets d'art à ce prix là). Je pars avec mes statuette sous le bras et me fait aussitôt entreprendre par le vendeur d'à coté, le tenancier du « PALAIS DE L'ART AFRICAIN », le palais n'est pas laid, pas népalais non plus mais le palais s'assèche. Comme je ne vois rien bouger du coté de la porte de l'hôtel je pénètre dans cette autre caverne d'Ali Baba. Le fond du discours est le même, les amis sculpteurs défenseurs de l'art traditionnel africains ont besoin de l'argent des touristes pour vivre

et cela peut faire sourire dans un premier temps mais à la réflexion ils ont peut être raison, même si leur argumentaire n'a pour but que d'attirer l'attention du touriste, si personne n'achetait leurs objets ils ne les fabriqueraient plus. Et l'art n'y perdrait rien mais leurs gestes, leurs traditions, le souvenir de leurs ancêtres imprègnent certainement ces pauvres sculptures à dix Francs, les vendre leur permet de garder le contact avec le passé. J'achète encore.

Heureusement ça bouge du côté de la porte de l'hôtel sinon je visitais la vingtaine de baraque et je vidais mon porte-monnaie.

A l'aller nous avons pris la route, au retour nous prenons la piste. C'est presque plus confortable, dans la piste pas de trou, on peut rouler à vitesse constante. Par contre bonjour la poussière. Nous nous arrêtons près du gros baobab, celui qu'on fait visiter. Beaucoup de touristes tout autour mais nous sommes les seuls blancs. Le guide nous explique ce que nous avons déjà entendu vingt fois puis il nous emmène près d'un trou dans le tronc qui permet, pour les plus souples, de pénétrer à l'intérieur de l'arbre. Et nous entrons dans le ventre de l'arbre. Certains dont je tairais les noms n'ose pas s'aventurer dans cette antre. On peut tenir à vingt sans être serrés, l'épaisseur de l'écorce est d'environ cinquante centimètres et le reste est totalement creux. Cet arbre doit approcher les huit cents ans. Les guides (en papier ou en chair et en os) expliquent en long, en large et en hauteur les caractéristiques de ces arbres et leur impact sur la vie des sénégalais mais aucun ne donne de détail sur l'aspect biologique. Et je m'étonne de ne voir que de gros baobabs ! Comment poussent-ils ? Où sont les bébés baobabs ? Je n'ai toujours pas de réponse à cette question, toute personne susceptible de fournir des informations sur ce sujet est priée de me contacter au 04 76 98 65 63 le soir après vingt heures, merci.



Nous reprenons la piste. Le minibus soulève un nuage de poussière rouge brun et lorsque nous croisons un autre véhicule nous restons quelques secondes dans un brouillard sanguin. Le soleil descend et sa lumière de fin de journée accentue encore l'aspect rougeâtre de tout ce qui nous entoure. A un moment, à l'ouest vers la mer, un grand lac qu'on devine très peu profond embrume l'atmosphère de ses vapeurs ondulantes. Sur sa rive avance un troupeau de zébus qui se suivent en file indienne. Je suis tellement fasciné par ce tableau, image reflet de notre idée de l'Afrique non tropicale, que j'en oublie de dire à Cheikh de s'arrêter pour que je puisse prendre une photo. Je vais la regretter longtemps celle là ! Elle ne disparaîtra pas de ma mémoire mais je ne pourrai vous en faire profiter, vous qui avez la patience de lire ces lignes.

De retour à M'Bour les adultes entament les courses traditionnelles tandis que les jeunes rencontrent les non moins traditionnels jeunes qui sont devenus leurs copains et qui, quelle que soit l'heure, se retrouvent invariablement autour de notre bus, Christiane et Marie-Christine transpirent tranquillement à l'intérieur.

Je retourne avec Doudou et Momar sur la plage-port afin de trouver du poisson. Doudou connaît tous les recoins de ce dédale et sait exactement où trouver quoi. Nous discutons une première fois sur le prix, trop cher. Nous trouvons trois fois moins cher quelques mètres plus loin. La maman vend le poisson et le passe à son commis qui nous les vide sur place, les entrailles s'entassent à ces pieds qui trempent dans ce jus. Une fois vidé, il « lave » les poissons dans une grande bassine dont l'eau n'a pas du être changée depuis le matin, d'ailleurs c'est plus du sang que de l'eau. Heureusement que certains palais sensibles ne sont pas venu(e)s avec nous, sinon ce soir aurait été un soir de jeûne. Doudou nous trouve des pommes de terre, du persil, des échalotes et quelques herbes aromatiques. Direction La Somone.

Apéritif (A la tienne Momar !), daurades et pommes de terre grillées au barbecue. Nuit paisible toujours sans moustiquaire mais toujours avec moustiques.

VENDREDI 9 AOUT

Matinée de repos sauf pour Marie-Christine, Anne-Sophie, Benoît, Hugo et Xavier qui partent à la pêche sur la pirogue de notre marchand d'oursins accompagné de son fils.

Lecture, baignade et promenade le long de la plage, salut les crabes. Je traîne un peu dans le terrain vague qui sert de prairie aux zébus et je rend une petite visite à celui qui sèche depuis quelques jours. Chemin faisant je croise une jeune mais déjà rondouillarde maman toute enturbannée qui me fait la causette : d'où je viens ? est-ce que je me plais au Sénégal ? est-ce que je suis là pour longtemps ? est-ce que je ne voudrai pas me marier avec elle ? La dernière question n'est suivie d'aucune autre (ce qui justifie qu'elle soit la dernière) et malgré l'étrangeté du propos je me dit que ce pays vaut la peine qu'on s'y promène, c'est bien la première fois (il me semble) qu'une femme me demande en mariage, surtout après cinq minutes de conversation. Et encore plus qu'elle me réponde : « ça n'empêche rien » lorsque je lui dit, menteur, que je suis déjà (encore !) marié. Je crois que j'ai très vite baissé dans son estime lorsque je me suis approché du zébu mort pour en faire des photos, elle a beaucoup rit mais je ne pense pas que ce soit grâce à mes talents d'humoriste. Elle s'éloigne en riant encore.

Tient aujourd'hui ce sont les crabes qui sont au festin, il faut dire que, même pour un chien, l'odeur est redoutable. Les crabes n'en ont cure, ils récurent.



En prenant l'apéritif (Doucement Momar !) nous scrutons l'horizon dans l'attente de nos rejetons. Enfin les voilà. Mais au fur et à mesure que la pirogue se rapproche nous ne comptons que quatre personnes à bord. Angoisse. Lorsqu'ils accostent nous sommes à la réception pour nous apercevoir qu'il y a effectivement quatre pêcheurs valides : le piroguier, son fils, Anne-Sophie et Marie-Christine alors que trois autres se vautrent lamentablement au fond de la barcasse parmi les poissons. Hugo et Xavier sont encore plus blanc que blanc. Aidé par Anne-

Sophie Xavier quitte l'embarcation et cours se jeter à l'eau, on est mieux dedans que dessus.

Le barbecue étant encore en place et le poisson on ne peut plus frais nous déjeunerons de nouveau de daurades grillées.

L'après midi se passe comme le matin : baignade et sieste.

En fin de journée tout le monde repart faire des courses. Tout le monde sauf moi. Un long moment de solitude permet ensuite de mieux apprécier la compagnie de ceux qu'on estime et de mieux supporter la proximité de ceux qui agacent un peu. Je lis un roman de Stephen King. Je n'avais rien lu de lui avant et ne lirai certainement rien d'autre ensuite, pas mal mais banal. Ma solitude est interrompue par l'arrivée du maître des lieux, un homme d'une soixantaine d'années, grand, les cheveux blancs. Nous engageons la conversation sur un peu tout : sa maison, la mer, le Sénégal, les chevaux. Je lui offre à boire mais il refuse. Il voulait simplement dire bonjour à Christian et comme la troupe tarde à rentrer il prend congé.

La nuit tombe et je termine mon roman (celui que je lis). Puisque personne ne vient je me verse un petit apéritif à la santé de Momar qui doit avoir bien soif à cette heure tardive.

Mais l'attente n'est pas assez longue et le groupe revient, ce qui permet à Momar de m'accompagner, ouf ! Doudou les a emmené dans son village où, quasiment aucun blanc ne met jamais les pieds. C'était alors un grand événement pour les habitants de voir tant de gens sans couleur.

Après avoir vidé la bouteille de whisky Momar nous prépare les poulets à sa manière :



- vous aimez bien assaisonné ?

- Va doucement Momar, nos estomacs européens ne supportent pas trop les condiments locaux. Il a été prudent, c'est bien relevé mais pas trop, on sent encore ce qu'on mange.

Je le félicite :

- C'est excellent Momar.
- Ce n'est rien, tu verras lorsque nous irons à St Louis ma maman nous fera des plats typiques.

Là, tu vas te régaler (sacré Momar !).

Marie- Christine s'obstine à appeler Anne-Sophie : Anne-So. Je trouve ce surnom ridicule. Pourquoi pas Mulet Débile ou Zèbre gaga. Gazelle intelligente, ce serait quand même mieux.

Avant de me coucher je me suis assuré que les moustiquaires ne s'usait pas trop, pour elles tout va bien, pour les moustiques aussi.



SAMEDI 10 AOUT

La tourista se répand, même Christian est atteint. Et le jus de boué ne semble pas à la hauteur de sa réputation, tous se rabattent sur l'imodium. Christiane et Bob sont les plus touchés mais nous ne déplorons pas encore de manifestations soudaines et incontrôlées du phénomène. Je croise les doigts et je serre les fesses : pour le moment tous les intestins des membres de la famille Dangles ont conservés les bonnes moeurs françaises : ça sent pas bon mais c'est solide.

Après le petit déjeuner Marie-Christine et moi faisons un long footing le long de la plage. Elle est bordée de maisons qui doivent être les villégiatures des pontes dakarois.

Le programme de la journée n'a pas mon assentiment mais, profond démocrate comme je suis, je me plie à la décision générale. Nous allons raccompagner Christiane à l'aéroport. En effet, elle n'a consacré qu'une semaine de ses vacances au Sénégal et elle reprend l'avion ce soir. Nous allons donc retourner à Dakar pour l'accompagner, revenir ensuite à La Somone, redescendre dans le sud les jours suivants pour remonter à St Louis, plein nord en fin de séjour, ce qui fait donc un aller et retour à Dakar pour rien alors que le patron de Cheikh, qui vient nous rendre visite de temps en temps, avait proposé de remonter notre irremplaçable Christiane.

Nous reprenons donc place à bord de notre inconfortable bus, je n'ai pas encore décrit les banquettes mais il est facile de se faire une idée : imaginez que vous fassiez deux cent kilomètres sur un chemin de traverse à soixante, soixante dix, quatre vingt peut-être kilomètres à l'heure (j'ai oublié de signaler que le compteur ne fonctionnait pas) assis sur un strapontin de théâtre d'avant guerre. Mais Allah est avec nous, le pneu arrière n'a pas encore éclaté et la jante tient toujours en place. Du zébu bronzé il ne reste plus que la peau collée aux os, l'air aux alentours redevient respirable.

Nous arrivons au lac rose, il est gris ! Ce n'est pas la bonne époque paraît-il, il faut venir au mois de Mars. Nous stoppons quand-même près des inévitables baraques des attrape-touristes. Tiens, ici ce sont beaucoup de femmes qui cherchent à nous vendre des poupées faites de fil de fer et de chiffons. Perle et Cloé ne résistent pas. Nous nous approchons des berges du lac et pouvons voir qu'une femme qui essaie de se baigner ne peut pas s'enfoncer dans l'eau plus bas que le nombril. La poussée l'oblige à s'allonger et à l'horizontal la moitié du corps est hors d'eau.



Quelques bananiers, les premiers que je vois, bordent les rives du lac. Nous allons contempler le travail des pêcheurs de sel. Les hommes l'extrait du fond du lac et en remplissent pour certains des barques jusqu'à ce que le franc-bord soit réduit à l'extrême, pour d'autres de grands paniers que des femmes ramènent sur leur tête au rivage. Le sable est invisible, tout l'espace entre la rive et la route est parsemé de monticules de sel, marqués de signes cabalistiques qui déterminent leur appartenance.



Nous prenons un repas à Dakar et ensuite, Christian nous a organisée un après-midi de rêve. Nous avons gagné un séjour sur la plage de Dakar. La route qui y mène traverse

une zone industrielle, on pense légitimement que l'on va s'en éloigner et faire quelques kilomètres avant d'aborder la plage, mais non, sitôt les usines passées nous nous trouvons sur un parking, fin du voyage. Christian nous plante là et repart avec Cheikh qui doit faire réviser les freins du camion. La plage est privée et l'entrée est payante, vraiment c'est un comble, venir au Sénégal et payer pour accéder à une plage. Et l'on se croirait à Cannes au beau milieu du mois d'août. Sauf qu'ici les rares arbres égayaient un peu l'étendue de sable et surtout dispensent un peu d'ombre,

malheureusement déjà squatté par les autochtones. Nous sommes donc condamnés à faire du bronzage. Et la vue du large ne me donne même pas l'envie d'aller me mettre à l'eau : l'horizon est encombré de murs d'usines, de cheminées d'usines, de cargos sortant des usines qui transportent des produits pour fabriquer d'autres usines. Je m'allonge et me couvre de ma serviette, je crève de chaud mais ça vaut mieux que de crever d'insolation. Et Christiane imperturbable aux âneries de Marie-Christine, sous son chapeau de paille, robe légère mais robe quand-même, bijoux toujours, reste très stoïque sous le soleil. Je n'avais vraiment aucune envie particulière de la voir en maillot de bain mais je pensais que là, au moins pour une fois, elle quittera quelques voiles. Mais non, on ne lui verra jamais même pas une épaule. Je dors. Mais quand la chaleur devient insoutenable je vais au bar siroter une gazelle. Boire une bière, c'est une satisfaction banale dans nos contrées tempérées, mais ici cela devient le plaisir suprême. L'après-midi passe. Lorsque l'heure fixée par Christian pour se retrouver approche personne ne traîne pour quitter cet endroit prestigieux. Dès la sortie nous nous retrouvons dans la zone industrielle, routes défoncées traversées par des voies ferrées, trottoirs encombrés d'ordures. Nous nous posons au premier carrefour et attendons. L'attente continue, Christian nous a rejoint je ne me rappelle plus comment. Christiane voit l'heure de son avion approcher et toujours pas de Cheikh en vue. L'attente se prolonge et lorsqu'enfin le minibus arrive il ne nous reste plus que trois quart d'heure avant le décollage de l'avion. Direction l'aéroport, le minibus donne tout ce qu'il a dans le ventre. Enfin pas tout à fait tout car une étrange odeur de métal chauffé oblige Cheikh à se montrer prudent, d'autant plus que cette odeur semble venir des freins qui ne répondent plus très bien : « Allo les freins - Parlez plus fort je n'entend rien avec ce bruit de ferraille ». Si je me souviens bien c'était l'objet de la réparation de cet après-midi, celle qui nous a valu un si agréable moment sur une si belle plage. Nous réussissons malgré tout à atteindre l'aéroport. Il ne reste, à notre montre, plus qu'une vingtaine de minutes. Le débarquement se fait à grande vitesse, nous nous précipitons tous et lorsque nous atteignons le hall nous nous apercevons que nous avons plus de deux heures d'avance. Pour quelle exacte raison, je ne sais pas bien, n'ayant pas approfondie l'erreur de je ne sais qui, confondant l'heure française et sénégalaise (deux heures de décalage). Nous avons donc tout le temps d'embrasser Christiane. Cheikh a traîné le minibus sur le parking de l'aéroport, vaste terrain vague où se réfugie les taxis en attente d'une arrivée et où se garent quelques voitures épaves. C'est aussi un garage à ciel ouvert car lorsque j'arrive trois sénégalais sortent des coffres des épaves ci dessus citées outils, cric et pièces diverses et commencent à démonter la roue jumelée dont le frein pose problème. Il semble impossible de dégager la mâchoire du frein et comme l'affaire paraît mal engagée je repart vers l'aéroport avec Cloé et Xavier pour téléphoner : coucou la famille, nous n'avons pas été mangés par les cannibales ni par les caïmans, bisous et à bientôt.

Retour au parking-garage et attente. La nuit tombe et la roue semble bien vouloir accepter la réparation, nous respirons. Un petit repas « Chez Georges », rapide mais arrosé d'un petit rosé qui fait oublier les aléas de la journée.

Sur l'autoroute, eh oui il y a UNE autoroute au Sénégal, d'une quinzaine de kilomètres qui relie l'aéroport à Dakar, Benoît fait la connerie la plus bête du séjour, il balance une bouteille de coca par la fenêtre, heureusement sans conséquence pour les automobilistes nous suivant. Son père l'engueule. A sa décharge il semblerait que ça lui ait été soufflé, par qui ? Par charité je tairai le nom du ou de la responsable mais suivez mon regard. Nous reprenons la route vers La Somone. La nationale qui traverse Rufisque, commune populaire de la banlieue dakaroise, est une deux fois deux voies bordée de larges « trottoirs » ensablés. Et la circulation y est dense, si dense qu'à un moment tout s'arrête, l'embouteillage du samedi soir ! Et là se manifeste l'absence totale de règles établies dans ce pays où tout est régit par bien autre chose que les vulgaires lois ou même le bon sens (dans sa signification européenne bien sur). Alors que nous sommes bloqués sur deux voies, des véhicules commencent à déborder sur la troisième voie, qui finit pas devenir aussi inerte que les deux premières, donc la quatrième voie est aussitôt réquisitionnée et subit le même sort que les trois autres. Les petits malins commencent à utiliser une partie des bas-côtés, deux roues sur le sable, deux roues sur la route, on en arrive rapidement à six, parfois huit véhicules de front, certains mêmes

n'hésitent pas à utiliser totalement les bas cotés, certains passent, d'autres s'y ensablent et le bordel devient indescriptible. Tient, un policier. Il déambule au milieu des voitures et tache, dès qu'un espoir de redémarrage s'amorce, de canaliser les véhicules afin de leur faire regagner les deux voies de droites. Peine perdue, on l'évite, ce qui est aimable, mais on reforme le front derrière lui. Et bien sur personne ne coupe son moteur, l'air devient irrespirable, j'ai l'impression de fumer cinq havanes ensemble, sans pouvoir les ôter de ma bouche. Rajoutez y le bruit des moteurs et des klaxons, la chaleur étouffante, la poussière qui colle à la peau, mais n'oubliez pas : nous sommes en vacances, donc nous restons placides. De temps en temps nous progressons de quelques mètres. Après de longues minutes nous pouvons apercevoir l'origine du bouchon : un camion de charbon de bois, un de ces camions qui transportent des charges sur cinq ou six mètres de haut et qui sont dans un tel état que le moindre incident se transforme en accident, donc ce camion, fatigué du voyage, s'est couché sur la chaussée, répandant son chargement sur la route et le bas coté. Ce qui aggrave encore la situation c'est que, bien entendu, les automobilistes venant en sens inverse ont la même tactique que ceux allant dans notre sens et tout le monde se retrouve nez à nez dans l'étroit passage disponible entre le camion et les arbres bordant la route à cet endroit. Dès qu'un véhicule réussit à se faufiler dans un trou, cinq autres se précipitent dans l'espace laissé libre, celui qui impressionne le plus les autres et qui craint le moins les bosses investit la place, fier d'avoir gratté ses petits camarades d'infortune. Ils ont aussi cons que chez nous et ça c'est une surprise. Quand je pense que beaucoup de colons décrivent les africains comme de grands enfants lymphatiques et résignés ! Mais que fait la police ? Elle assiste impuissante, et même désintéressée, au chaos, démerdez vous les petits gars, nous on a la nuit devant nous. Cheikh finit par forcer le passage et passer le goulet d'étranglement, il nous faut maintenant nous frayer un chemin à travers les véhicules qui nous font face. Nous y parvenons enfin après une bonne heure passée sur trois cent mètres. Un seul des désagrément de la journée l'aurait ternie, leur accumulation en fait une journée inoubliable dans sa richesse en emmerdements. Mais ça aurait pu être pire, nous aurions pu perdre ou détériorer les moustiquaires par exemple.

DIMANCHE 11 AOUT

Tous les dimanches la messe de M'Bour est folklorisée par un groupe local qui joue, danse et chante. Nous décidons donc d'aller à la messe. Lorsque nous arrivons, l'office a déjà commencé. Notre groupe s'avance en silence et se dirige précautionneusement vers l'autel, des places assises étant encore disponibles au tout devant. Prudent, je reste debout près de la porte. Mais où est donc la chorale annoncée ? Nulle part pour le moment. Après quelques minutes de sermon lénifiant je quitte les lieux. Je suis rejoint par Anne-Sophie, puis Xavier et enfin Cloé. Doudou, musulman, n'était pas entré dans l'église et nous propose de nous emmener au marché.

Le marché est une succession de ruelles étroites et sinueuses entre des cabanes de bois où l'on vend de tout ce qu'on trouverait sur un marché européen, sauf qu'ici on se croirait plus aux puces à St Ouen que sur un marché traditionnel. Les odeurs se mêlent, fortes et changeantes d'un endroit à l'autre. Les commerçants ne nous apostrophent pas, hormis les vendeurs de vêtements, ici on vient réellement faire ses provisions. Doudou nous promène dans ce labyrinthe où rien ne distingue une allée de l'autre, il est impossible de dire si ce marché est vaste ou pas, à l'intérieur on a l'impression de tourner en rond et de repasser plusieurs fois au même endroit, mais ce n'est qu'une impression.

Nous rejoignons les autres au sortir de la messe. Explication de la non présence du groupe folklorique, il se produisait dans une autre ville ce dimanche. On en sera quitte pour regarder Sister Act à la télé en rentrant.

En tournant autour de notre bus je m'aperçois que la roue réparée hier n'a plus que trois boulons sur cinq, elle en a perdu un de plus dans le grand déballage. Va-t-on un jour voir une roue jumelée nous dépasser sur la route ?

De retour à la villa monsieur Diop nous attend (je rappelle pour ceux qui ne suivent pas que monsieur Diop, ami de Christian, est le propriétaire de la villa, des chevaux, de Ousman,...). Nous avons commandé des oursins, les voilà qui arrivent. Dégustation avec apéritif et le fait que monsieur Diop nous dise que nous les avons payé bien cher (1000 Francs la douzaine, pêchés, livrés à domicile et ouverts correctement, ce qui n'est pas le prix d'un seul chez nous) ne gâche en rien notre plaisir.

L'après-midi se passe sur la plage.

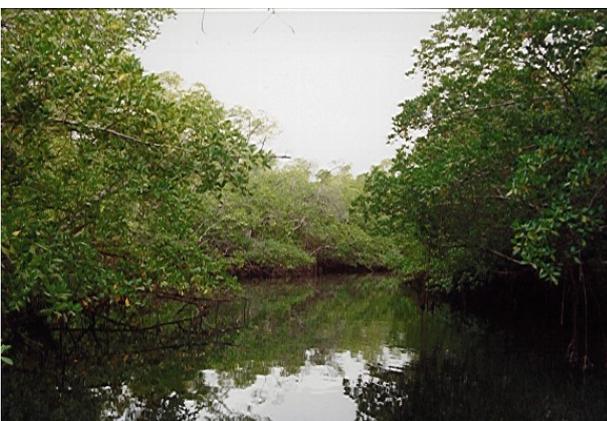
Le soir, Momar nous parle de St Louis, sa ville natale où nous devons aller en fin de séjour. Et il nous fait rêver Momar, il a tout organisé, nous allons coucher dans un endroit superbe et confortable, sa maman nous fera de bons petits plats locaux, de nombreux sites attendent notre visite, sacré Momar !

En attendant il n'y a plus de whisky, mais le pastis fait aussi son affaire. En allant me coucher je bute sur un sac plastique : tiens les moustiquaires dans leur emballage qui commence à se déliter, bonne nuit les moustiques.



LUNDI 12 AOUT

Nous quittons La Somone. Destination la Casamance où nous tenterons d'atteindre Ziguinchor. La route est longue. Et puis ça fait déjà la troisième fois que nous partons dans cette direction pour revenir à notre point de départ, ça commence à faire beaucoup de kilomètres pour pas grand chose. Nous atteignons Kaolac, capitale du Sine Saloum (voir plus haut). Après cette ville la route devient de plus en plus souvent une piste. Dans une longue ligne droite un contrôle de police, comme on en croise beaucoup. De loin le gendarme nous fait signe de nous arrêter. Cheikh ralentit, met son clignotant, serre sa droite, arrive à faible vitesse à quelques mètres du gendarme et une fois à sa hauteur il réaccélère brutalement et file. Adieu gendarme furieux mais moins médusé que nous. Cheikh explique qu'il nous aurait encore fallu déboursier quelques centaines de Francs pour nous en sortir et qu'il valait donc mieux ignorer ce genre de tracasserie administrative. D'autant plus qu'avec la poussière des pistes la plaque d'immatriculation est totalement illisible. La végétation devient plus dense, on ne voit plus ces grands espaces parsemés de baobabs mais de grands arbres aux pieds desquels poussent un enchevêtrement de plantes en tous genres. Et des singes, nos premiers singes vus loin devant sur le bas coté et qui détalent à l'approche du bus. Nous en voyons d'autres ensuite mais toujours d'assez loin. Nous arrivons à la frontière gambienne. Nous passons sans encombre la douane coté sénégalais et stoppons chez les gambiens. Christian part avec Cheikh et revient quelques minutes plus tard pour nous annoncer qu'il nous faudra déboursier 166 Francs (français) par personne pour obtenir un visa (je m'étonne que personne n'ai pensé à ce détail avant, ce voyage défait toutes les lois de l'organisation). Après discussion et décision unanime nous envoyons les douaniers gambiens s'asseoir sur nos visas pâles et faisons demi-tour. Nous avons repéré à quelques kilomètres une pancarte indiquant un village de vacances en bord de mer. Après quelques erreurs de navigation qui nous font errer sur des chemins de brousse nous trouvons enfin le village, Toubakouta, et le club de vacances. Pur style club Med. De petits bungalows disséminés dans la verdure, le bloc central avec bar, salle de restaurant extérieure couverte, piscine et, plus bas, discothèque. Tout ça est désert. Le patron, un belge, nous explique que c'est la saison creuse. Ici se retrouvent surtout du mois de Novembre jusqu'à Pâques, des pêcheurs et des chasseurs. De nombreuses photos illustrent les exploits des accros de l'hameçon et des cinglés de la pétoire à lunette. Un autre monde !



Nous prenons un repas sympathique et bienvenu et le patron nous propose un forfait journée pour 185 Francs avec ballade en pirogue. Adjugé, nous restons là 24 heures. Après avoir investi nos chambres respectives tout le monde se retrouve à la piscine en attendant l'heure de la ballade en pirogue.

Vers 17 heures le patron vient nous annoncer que la pirogue nous attend. Nous prenons place et nous enfonçons dans la mangrove bordées de palétuviers qui, malheureusement, ne sont toujours pas en fleurs à cette époque de l'année. Nous empruntons d'étroits canaux, les bolons, les arbres se rejoignent

au dessus de nos têtes et nous progressons dans un tunnel de verdure. Notre piroguier arrête un instant son moteur et nous pouvons alors entendre les claquements secs de mollusques refermant brusquement leur coquille sur on ne sait quelle proie. Un peu plus loin un héron goliath est perché au dessus de nos têtes et s'envole à notre approche. Nous découvrons beaucoup et pourtant com-



bien de merveilles restent cachés : nous ne verrons jamais de lamantin, présent mais très rare, ni de crocodile ou de loutre. Par contre des milliers d'oiseaux piaillent dans les arbres mais ils sont sédentaires, on les entend mais on les voit peu. En chemin nous croisons des femmes en pirogue à pagaies, comme au bon vieux temps mais qui est, ici encore, un peu le temps présent. Nous revenons au village en échappant à une ondée qui a bien voulu éclater un peu plus loin. Le soir tombe. Le repas du soir est aussi agréable que celui du midi. La discothèque étant fermée en cette saison (ouf !) nous

gagnons nos cases pour un repos bien mérité. Il fait frais dans la chambre que je partage avec Christian, celui-ci avait mis la climatisation en route, je m'endors presque instantanément... pour être réveillé quelques secondes (c'est ce qu'il m'a semblé mais j'ai déjà dormi une heure) plus tard par quelqu'un qui cogne doucement à la porte. Christian ronfle. Je me lève. C'est Cloé qui respire difficilement, elle a une crise d'asthme et elle a oublié à La Somone l'aérosol qui la dégage habituellement. Nous retournons au bar où, par chance, le patron devise avec des amis. Il a de la ventoline, nous sommes sauvé. Cloé se recouche dans mon lit, nous nous rendormons et ne serons réveillés le lendemain que par le vacarme des oiseaux au lever du jour.



MARDI 13 AOUT

Le lendemain donc, c'est maintenant aujourd'hui et je suis réveillé par le doux chant des oiseaux. Je me lève sans bruit, Cloé dort encore et Christian ronfle toujours. Dehors il fait frais, et les oiseaux chantent, volent, s'interpellent, se chamaillent, se bécotent et se séparent. Il y en a des dizaines d'espèces, de ceux qu'on voit régulièrement en cage chez nous : des coucoups, des perruches, des perroquets, des calaos et beaucoup d'autres dont je ne connais malheureusement pas les noms. Le parc est vide d'humain, l'espace appartient tout entier à la gent ailée, kaléidoscope en perpétuel mouvement. Rares sont les moments où je perds toutes notions de ce qui fait la vie de tous les jours, mais ce matin là plus rien ne me rattache à mon existence habituelle. Je goûte cet instant oubliant même qu'il va prendre fin, c'est le paradis :

O temps, suspend ton vol et vous heures propices
Suspendez votre cours,
Laissez nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours.
Mais je demande en vain quelques moments encore
Le temps m'échappe et fuit.
Je dis à cette nuit : soit plus lente et l'aurore
Va dissiper la nuit.

Merci monsieur Lamartine.

Je tairai le nom du premier serpent qui dissipa ce paradis. Les portes des bungalows s'ouvrent une à une et, à chaque nouvelle tête qui apparaît c'est une volée d'oiseaux qui disparaît. Le silence se fait dans les arbres, il ne reste plus qu'à prendre la direction du bar pour un petit déjeuner bien de chez nous. Après une baignade prolongée dans la piscine nous partons faire un tour dans le village voisin. Village traditionnel, certaines maisons sont en dur mais beaucoup sont en bois surmontées d'un toit de paille. Nous nous approchons d'une construction comportant quatre cases formant les coins d'un carré dont les cotés sont un muret, l'un est percé d'une porte, nous entrons. C'est un jardin d'enfant. Un moniteur nous voyant approcher nous invite à entrer plus avant et nous fait pénétrer dans la première case où sont les tout petits. Dès que nous entrons le silence se fait, les petits yeux, seuls bien visibles dans la pénombre de la case, nous observent. Puis sur un mot de l'institutrice tous les enfants se mettent à chanter :

Fwewe Jacques, fwewe Jacques
Do'mez vous, do'mez vous
Sonnez les mâtines, sonnez les mâtines
Dig ding dong, dig ding dong.

Notre étonnement passé nous applaudissons bien fort.

Notre guide nous conduit alors dans la seconde case où se trouvent des enfants un peu plus âgés et de nouveau : Frère Jacques ... L'étonnement redouble mais quand dans la troisième case nous avons de nouveau droit à la même chanson notre surprise se transforme en amusement. A la sortie nous croisons une coopératrice qui aide à la formation des enfants. Sympa, je serai bien resté quelques jours dans cet endroit.. Et avant de nous lâcher notre accompagnateur nous sollicite de quelques Francs pour aider à l'achat de fournitures, un peu d'aide humanitaire directe. Mais sans reçu, nous ne pourrions pas la déduire de nos impôts. Nous trouvons un peu plus loin sur notre chemin un ébéniste. Il assemble un lit entièrement sculpté tandis qu'à côté de lui son apprenti scie des planches dans un tronc à l'aide d'une longue égoïne. Aucune ma-



chine. L'ébéniste nous explique que c'est interdit pour éviter la déforestation massive d'ébène, de teck et d'acajou. Mais, dit-il, il y a des braconniers du bois : certains viennent la nuit pour couper des arbres destinés aux usines à souvenirs pour touristes. Comme quoi on croit défendre l'artisanat local et on encourage la désertification !

De retour à notre village à nous, les touristes, nous rechargeons le minibus pour le retour à la case départ. Sur le chemin du retour nous retrouvons notre gendarme penaud, ou peut-être est-ce un autre, mais Cheikh lui fait le même coup du conducteur respectueux de la maréchaussée pour ensuite le laisser pantois devant notre délit de fuite.

En chemin nous nous arrêtons pour visiter une usine de séchage de noix de cajou désaffectée sur laquelle Christian a quelques vues. Je préfère flâner aux abords du village voisin.

Nous nous arrêtons, comme d'habitude à M'Bour pour faire des courses. Doudou nous a trouvé un marchand de djumbés pas trop cher, 150 Francs pièces, nous en avons pris six ou sept, ce qui diminue considérablement la place disponible dans le bus.

Nous demandons à Cheikh, après de longs palabres sur l'heure de départ, d'être là à onze heures demain car nous partons pour St Louis, là où Momar nous a promis un gîte et un couvert de rêve. Sacré Momar, qui avant de partir s'est sacrifié pour nous éviter de trimbaler des bouteilles à moitié vides. Christian repart avec Cheikh pour M'Bour d'où il partira pour Dakar, il nous rejoindra à St Louis.

Il était temps que nous quittions ce gîte car l'alcool manque, même la bouteille de porto n'a pas résisté à Momar. Pauvre Momar, de quoi sera fait demain ?

Bonne nuit à tous, bon appétit les moustiques.



MERCREDI 14 AOUT

Baignade et petit déjeuner matinal. Il faut ensuite récupérer les diverses affaires éparpillées tout au long de cette semaine. Les bagages sont enfin prêts et à 11 heures tout le monde attend Cheikh... qui arrive à 13 heures 30, il était malade. Il n'est pas le seul, beaucoup de ses compatriotes tous-sent, mouchent, pleurent, c'est la saison des pluies. Et bien que nous ferions bien nos étés de leur saison des pluies, ils s'enrhument. « Ils sont fragiles ces blacks » (Marie-Christine !). Et malgré les soins de Sylvie depuis le début de la semaine la santé de Cheikh ne s'améliore pas.

Vu l'heure de départ tardive nous annulons le détour par Touba, ville sainte du Sénégal, mais qui demande d'emprunter une route plus à l'est et certainement moins carrossable. De plus Momar ne tient pas spécialement à séjourner dans cette ville car alcool et tabac y sont proscrits. Nous faisons donc un direct St Louis.

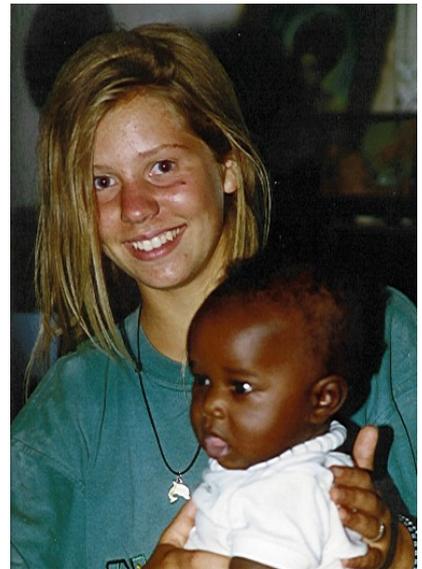
Nous prenons le temps d'un arrêt casse-croûte à Thiès. Un petit bistrot propose des kebabs sympathiques. Chacun commande à son tour et le cuisinier découpe la viande qui rôtit à la chaleur d'un tournebroche. Il dispose ensuite la viande entre deux tranches de pain et aromatise avec tomates, salades, concombres et diverses sauces. C'est très bon. Marie-Christine, bien sur, se distingue et demande la même chose mais avec un peu plus de truc et un peu moins de machin et surtout pas de chose. Pas de chance, pris par l'habitude le cuisinier attrape sa cuiller à chose et réalise trop tard que la miss emmerdeuse lui a dit « sans », quelques gouttes tombent sur la viande. Aussitôt la miss explose : « j'ai dit sans chose », le serveur s'excuse, met son sandwich de côté et en recompose un autre dans lequel il met, cette fois un peu trop de machin. S'en est trop pour notre distinguée camarade qui s'écrit : « quel con ce black, y comprend rien ». S'en est trop pour moi aussi qui lui dit qu'un cuisinier noir mérite autant d'égard qu'une touriste blanche, je pèse mes mots pour éviter la grossièreté qui me démange, ou peut-être même les baffes, ça devrait lui faire du bien et à moi aussi.

Le paysage change, plus de baobab mais de grands arbres secs couronnés d'un peu de verdure aux pieds desquels poussent une végétation éparse. Le sol est moins plat, de petits vallons se creusent au fond desquels l'herbe est plus dense. Des termitières de deux à trois mètres de haut s'adossent à des taillis d'épineux. Et il fait chaud, nous nous sommes éloignés du bord de mer et plus un souffle de vent ne vient rafraîchir l'atmosphère. Je m'étonne malgré tout qu'aucun de nous ne semble vraiment souffrir de la chaleur, serions nous acclimatés et prêt à rester plusieurs mois ?

Nous arrivons à St Louis en fin d'après-midi. Les faubourgs n'ont rien d'original, suite de petites maisons alignées en bord de route où la misère paraît de loin et se dissipe sous le sourire et la bonne humeur de tout ces gens dont on ne sait de quoi ils vivent. St Louis est divisé en trois parties, celle du sud où nous sommes qui s'étend le long de la rive gauche du fleuve Sénégal, l'île située au milieu du fleuve qui est le centre de la ville, et la langue de barbarie, mince bande de terre (100 mètres en moyenne) entre le fleuve et l'océan. Nous traversons le pont Faidherbe (gouverneur du Sénégal à partir de 1854) et débarquons sur l'île. Premier étonnement, les trottoirs sont bitumés et les rues sont à peu près propres. Momar a pris le commandement des opérations, il dirige Cheikh vers le centre de l'île et nous voilà bientôt dans une petite rue où se trouve une auberge de jeunesse, c'est notre hôtel pour la nuit. Pendant que Momar va annoncer notre arrivée je prends quelques enfants en photo. Je n'ai pas le temps d'en prendre deux qu'un grand frère attrape les gamins et leur passe un savon. Il parle en Wolof mais je crois comprendre que sa religion lui interdit de se faire prendre en photo. Dommage, les enfants s'amusaient. Cheikh est déjà sur le toit prêt à descendre nos bagages lorsque Mo-



mar revient nous annoncer qu'il n'y a plus de place ? Moi, j'aime bien les voyages inorganisés, mais uniquement lorsqu'ils sont prévus comme tels. Par contre les voyages organisés bordéliques m'emmerdent lorsqu'ils obligent à perdre du temps pour des activités sans intérêts. Nous reprenons nos places dans le minibus et Momar nous assure que nous allons trouver un hôtel fantastique à quelques kilomètres de là, en bordure du Sénégal. Nous voilà reparti, nous repassons le pont Faidherbe, longeons le fleuve durant quelques kilomètres, traversons un terrain de foot, reprenons une piste étroite et cahoteuse bordée de grands arbres et arrivons enfin à l'entrée d'un village de vacances apparemment luxueux : piscine, singes et pélicans apprivoisés, touristes endimanchés et désabusés (Ah Christiane, tu nous manques !). mais, comme précédemment pas de place. Momar, toujours lui, ne se laisse pas démonter par ces quelques désagréments : nous allons aller chez lui et téléphoner aux hôtels de la ville. Nous reprenons donc le minibus, et de nouveau nous reprenons la piste étroite et cahoteuse, un arrêt pour prendre un coucher de soleil sur le Sénégal qui ne donnera pas grand chose au tirage, nous retraversons le terrain de foot, les joueurs se lassent de nos passages qui interrompent leur partie, relongons le fleuve, repassons le pont Faidherbe et prenons à l'ouest pour nous retrouver sur la berge sud. De grandes maisons de deux étages bordent le quai. Là habite Momar et sa famille. Momar monte, nous attendons sur le



trottoir jusqu'au moment où une fenêtre s'ouvre. Sur le balcon apparaît une maman africaine typique : ronde à souhait, toute en couleurs vives et qui nous demande :
 - Vous montez ou faut-il vous descendre les fauteuils ?
 Je serai bien rester là, le long du fleuve à la nuit tombante mais je ne voulais pas non plus faire injure à l'hospitalité de maman Momar. je monte donc un long escalier de pierre qui aboutit sur un large couloir sur lequel donnent apparemment toutes les portes de l'appartement. D'ailleurs il semble que toute la famille se soit retrouver dans ce couloir, la fourchette des âges

doit commencer à quelques mois pour atteindre probablement 90 ans chez le grand-père qui dit bonsoir et va se coucher. On nous installe dans une vaste pièce qui doit être la salle de réception. De larges fauteuils (cuir ou pas cuir ?) reçoivent nos corps fatigués et la maman vient nous souhaiter le bonjour puis nous laisse. Momar nous quitte aussi et nous attendons. Le temps coule lentement, nous laissant tout le loisir d'admirer le décor. Cette pièce est un vrai musée du bric à brac. Se côtoient les tentures africaines et les chaises en formica, les tables sculptées et les meubles But, les photos des enfants et les reproductions de tableaux à quatre sous, les bols en bois d'ébène et les verres à moutarde, les patchworks multicolores et la toile cirée. Il se passe bien une heure avant que nous voyions revenir Momar triomphant : il a trouvé trois chambres, une de quatre places, une de deux et une simple, ceux qui ne trouverons pas de place coucherons dans la caverne d'Ali Momar. Nous décidons rapidement : les quatre garçons coucherons ensemble, Sylvie et Bob prendront la chambre double et moi la simple. Nous réembarquons dans notre carrosse et cinq minutes plus tard nous nous trouvons devant l'hôtel du palais. Attention, il ne faut pas confondre, c'est l'hôtel du palais, le palais c'est en face, pas ici. Nous visitons la chambre des garçons qui se trouve à l'étage mais dont la porte, comme toutes les autres portes des chambres,



donne sur une terrasse intérieure. Une porte ouverte laisse entrevoir une autre chambre où les occupants et occupantes, jeunes européens, semblent assez peu préoccupés de voiler leur charmes. La chambre des garçons est petite mais propre et équipée d'une salle d'eau. Nous redescendons visiter celle de Sylvie et Bob qui s'ouvre sur un étroit et sombre corridor qui mène de la réception aux cuisines. A l'ouverture de la porte, ce qui surprend le plus c'est l'odeur : un relent de cave où aurait moisi des tonnes de champignons arrachés à leurs luxuriantes épidermies mycositaires et porté par une atmosphère chaude et moite nous enveloppe comme un brouillard des bords de Marne au mois de Mars. Les murs des cotés suintent mais celui du fond pisse littéralement son humidité et dissout le crépis de chaux verdâtre. C'est un cul de basse fosse, sans fenêtre. Et lorsque le garçon d'étage ouvre la porte de ma chambre je ne pensais pas que le pire était à venir. J'avais tort. La pièce mesure environ deux mètres sur trois mangés en partie par le lit, pas de fenêtre non plus, des murs en bien pire état que ceux de la chambre de Sylvie et Bob et une odeur encore plus prononcée, je regrette presque mon zébu. Il y a une salle d'eau mais le dernier qui y a pris une douche doit encore s'en souvenir, s'il est encore vivant. Elle est pourtant intéressante cette petite pièce, on peut y observer toutes sortes de bestioles, notamment de gros cafards tout noirs qui agitent bêtement leurs grandes antennes. Inutile de partir à la chasse, les murs sont tellement crevassés qu'en tuer un provoquerait probablement une ruée d'autres charmants animaux venant se repaître du cadavre. Et pourtant comment se passer d'une douche après une telle journée ! Histoire de faire diversion je mets le climatiseur en route. Surpris, n'est-ce-pas ? Il y a bien



un climatiseur dans ce bas fond, situé au dessus de la porte d'entrée, le fil qui l'alimente pendouille le long du branlant chambranle et se termine par un interrupteur d'un autre âge. J'actionne et je fais un bond en arrière, il a du couler deux bielles et j'ai cru que la ferraille du caisson allait me tomber sur la tête. Puis il se calme, pas vraiment silencieux mais acceptable le temps d'une douche que je vais prendre illico. Déjà il y a de l'eau, un peu jaunasse mais moins que ma peau, donc je devrai en ressortir moins sale. Je commence par asperger tout ce que je vais devoir toucher et surtout la paillasse, mais l'aspersion ne suffit pas. La direction ayant mis obligeamment à notre disposition des serpillières - quelle idée de les accrocher au porte serviettes ? - je frotte jusqu'à enfin apercevoir la couleur du bac. Je peux alors profiter pour moi même de l'onde saumâtre. Tout à coup un bruit infernal, comme une machine à laver qu'on aurait mise en marche en oubliant de refermer la trappe d'introduction du linge : c'est encore mon climatiseur qui rafraîchit l'atmosphère mais ne la détend pas. Je le laisse exploser, pensant que tout l'hôtel, et surtout le personnel, allait venir s'enquérir du pourquoi de ce vacarme, mais non, personne ne s'inquiète. Vexé, mon climatiseur reprend un ronronnement moins agressif.

Nous nous retrouvons tous devant la porte de l'hôtel et allons dîner au Casino, restaurant-boîte de nuit installé sur pilotis au dessus du fleuve. Heureusement, la gazelle est fraîche car nous attendons notre repas une bonne demi-heure alors que nous sommes seuls.

De retour à l'hôtel chacun se souhaite bonne nuit. Merci Momar, je penserai bien à toi en comptant le nombre de cafards qui me passeront sur le visage. Nuit glauque dans une atmosphère lourde et poisseuse.

VENDREDI 16 AOUT

Nous déguerpissons suffisamment tôt pour laisser la place aux sportifs et allons déjeuner là où nous coucherons ce soir. Excellent et copieux petit déjeuner.

Louga est une petite ville de 20 000 habitants, c'est la ville natale de Abdou Diouf. Mais c'était aussi le repaire d'un marabout influent, Djilli M'Baye, mort il y a peu. Cet homme tout puissant, autant porté sur les affaires courantes de ses concitoyens que sur les affaires tout court avait rassemblé une fortune colossale (pour ceux qu'intéresserait la découverte des puissances profondes de l'Afrique et de ses marabouts je suggère la lecture de « l'étrange destin de Wangrin » d'Ama-dou Hampathé Bâ, en vente dans toutes librairies dignes de ce nom). Momar ayant un cousin ou une cousine qui occupe je ne sais plus quelle fonction dans la gestion de la demeure de Djilli M'Baye a pu nous obtenir l'autorisation de visiter sa modeste case. Nous arrivons vers dix heures. Un mur haut d'au moins quatre mètres ceinture la propriété. La porte d'entrée, monumentale, est fermée et nous pénétrons par la porte piétonne. Le poste de garde est garni et un militaire, ou tout au moins un homme en tenue militaire, nous arrête. Momar explique qui nous sommes et le garde demande à son compagnon resté dans le poste d'appeler au téléphone celui qui nous servira de guide. Le parc est splendide, grands arbres, parterres de fleurs, pelouses verdoyantes. Dans une région où la chaleur et la sécheresse sont permanentes où va-t-on chercher l'eau pour conserver tant de verdure ? Je n'ai pas la réponse à cette question. Notre guide arrive et nous partons à sa suite vers la bâtisse imposante, mais d'une architecture tout à fait banale, genre bâtiment administratif des années 80, comme une direction départementale des impôts par exemple, sauf qu'aux impôts les fonds entrent et ressortent, ici ils ne font qu'entrer. Nous sommes dans le vestibule, vingt mètres sur cinq, éclairé par de larges baies vitrées que notre guide nous dit être blindées. Il nous montre d'ailleurs des éclats sur certaines vitres qui sont les traces des tests du maître de maison à l'aide de je ne sais plus quelle marque de revolver. Les vitres ont tenu, bravo le vitrier. Je ne vais pas m'ap-pesantir sur la description de ce monument mégalomane qui a reçu les grands de ce monde car a superposer les tapis de trois cent mètres carrés brodés d'or, les cuisines dignes du Carlton, les éléphants en or massif, les lustres en cristal d'une tonne, les robinets en or, les salles de bain en marbre, les pièces innombrables malgré leur démesure, les ascenseurs, et le groupe électrogène énorme qui alimente et climatise tout ce luxe dans un pays qui dispose encore de si peu on comprend (pour ceux qui ne l'avait pas encore compris) le pourquoi de certaines révolutions. Et quand je demande à Momar combien de personnes vivent ici et qu'il me répond : « A part la vingtaine qui gardent et entretiennent, personne ». Djilly M'Baye est mort et ses héritiers vivent à l'étranger, on croit rêver. On peut toujours : vendons un éléphant en or massif et transformons ce blockhaus en hôpital, vendons un second éléphant et formons et payons le personnel hospitalier pendant quelques années. Mais j'interromps mes commentaires acerbes sur l'absurde et l'inutile à l'étranger, nous, nous avons bien le Redoutable et le Charles de Gaulle.

Nous visitons ensuite le bureau de Christian à Louga où travaille M'Baké Dimé, chez qui nous irons ensuite déjeuner. Tiens un ordinateur, de plus équipé de Windows, Winword, Excel, me voilà déjà replonger dans le boulot. Nous parlons comptabilité, logiciels. J'aime bien la reprise en douceur de l'activité professionnelle, mais quand elle a lieu après le retour de vacances, pas pendant. Cependant quelques perspectives d'implantation locale de logiciels évoquée par M'baké et Bob ne me laissent pas indifférent, attendons la suite...





Nous sommes reçus chez les Dimé. Nous entrons dans une cour où, sous un arbre, nous accueille monsieur Dimé père, quatre vingt dix et quelques années, et ses deux femmes.



Tout autour d'eux circulent plusieurs femmes et de nombreux enfants de tous âges. Au fond de la cour une maison simple ressemble assez, mis à part la grande terrasse, à un pavillon de banlieue. Fenêtres à rideaux, meubles bourgeois, carrelage au sol, cuisine équipée. Nous ne verrons pas la salle à manger, mais y en a-t-il une ? On nous sert à manger dans l'entrée où, à même le sol, sur des nappes, ont été posées des assiettes et des couverts (spécialement pour nous européens). Dans un coin une cuvette et un broc d'eau, M'Baké nous invite à venir nous laver les



mains et il verse lui même l'eau. Nous quittons nos chaussures et nous répartissons sur les nappes. Les femmes nous apportent le repas dans de grandes gamelles qui ressemblent (ou qui sont peut-être) à nos anciennes cuvettes émaillées. Momar explique comment se mange ce plat traditionnel, on prend, avec les mains bien sûr, un morceau de viande, on le



noie dans une boulette de riz qu'on roule bien et on mange. Et on recommence. Cette façon de faire ne rajoutant rien au goût, excellent d'ailleurs, j'opte rapidement pour la fourchette. Mangues et autres fruits en dessert.

Thé à la menthe servi dehors, à l'ombre d'une toile tendue entre les arbres et couchés sur des nattes, il ne manque plus qu'une petite pipe d'opium pour atteindre le nirvâna.

Afin de désengourdir nos membres et nos esprits nous décidons qu'une petite baignade serait bienvenue. Mais je tiens à faire le détour par la gare que j'ai aperçu à l'aller. Une gare coloniale qui fait penser à d'autres vues au cinéma dans les westerns du sud, toute blanche avec des colonnades, un étage à balcon. Pas de quai, les rails courent dans le sable, viennent de l'horizon et filent droit vers on ne sait quel désert.

Après une cinquantaine de kilomètres nous retrouvons l'océan en même temps qu'éclate un violent orage. Nous nous baignons sous des trombes d'eau dans une mer agitée.

De retour à Louga nous retournons dîner chez les Dimé, couscous sur la terrasse cette fois.

Encore une nuit sans moustiquaire et avec moustiques mais grâce à la fatigue je les ignore.



SAMEDI 17 AOUT

Le petit déjeuner, aussi riche que la veille, traîne en longueur. On profite des dernières heures en faisant durer les moments agréables. Puis nous reprenons la route de Dakar. Tout à coup, un bruit sec suivi d'un souffle bref ! nous venons enfin d'éclater ce pneu qui a eut bien du mérite à tenir jusque là. Lorsque Cheikh sort la roue de secours, au secours ! Le pneu est dans un état pire que celui qui vient de nous lâcher. Peu importe puisqu'il n'y en a pas d'autre. Et on ne jette pas le premier, il va être réparé.

L'après-midi nous traînons d'abord dans le marché au tissus. Marie-Christine, tient il y avait longtemps que je n'en parlais plus, fait chier les commerçants, faisant déballer des cartons, débobiner des rouleaux, défaire des paquets pour ne rien acheter bien sur. Nous laissons tomber cette emmerdeuse pour aller casser une petite croûte dans une gargote à proximité. Pas très bon, sale et cher (comparé à ce que nous avons eu jusque là). Bob tente sans succès une négociation sur le prix.

Nous nous retrouvons au marché artisanal pour les emplettes de dernières minutes. On retrouve ici tous les objets que nous avons collectés en cours de route. L'ébène braconnée dans les forêts de Toubacouta doit arriver directement ici. L'opération vidage des porte-monnaies se termine et nous regagnons le minibus.

Nous terminerons notre séjour là où nous l'avons commencé : au Calao. A l'entrée : personne. Nous nous dirigeons donc vers la piscine. Comme un panneau indique que l'accès à la piscine est payant pour les personnes non clientes de l'hôtel nous hésitons trois secondes avant de décider qu'en qualité d'anciens clients nous pouvons bénéficier de la baignade. La séance de récupération et d'enfilage des maillots de bain est comique, vue de l'extérieur. Chacun essaie de récupérer sa valise, certaines sont à l'intérieure du minibus, d'autres sur le toit, mélangées aux divers objets collectés en cours de route : djumbés, cadeaux en tous genres. Sans parler de ceux qui nous ont suivi durant tout le voyage sans sortir de leur emballage (pas trop sales les moustiquaires ?). Enfin chacun a récupéré et enfilé son caleçon et profite une dernière fois de l'eau tiède. Christian et Swébu nous ont rejoint. Dernier verre, dernière gazelle.

Il est cinq heures, nous reprenons place une dernière fois dans le minibus et Cheikh nous emmène vers l'aéroport par la route de la corniche. Au large Gorée s'assombrit au soleil couchant. Sur le parking de l'aéroport, qui nous avait accueilli pour une réparation mémorable il y a tout juste une semaine je demande à Momar et Swébu de poser pour une dernière photo. Marie-Christine fait la même demande mais des enfants s'agitent derrière les deux frères, Marie-Christine s'agite aussi et fini par lancer, alors qu'elle fixe son objectif sur les deux frères : « Tirez-vous, ils sont cons ces blacks ». Momar et Swébu sont restés impassibles.

Dans le hall de l'aéroport c'est toujours le même cirque, la foule, les formulaires à remplir : nom, prénom, date de naissance, hôtel de résidence, adresse de l'hôtel, etc... Attente aux guichets. Nous avons tous enregistré nos bagages. Tous ? non il manque encore ... Marie-Christine qui traînait on ne sait où. Et qui s'entend dire qu'elle n'est pas inscrite sur la liste des passagers. Elle nous aura emmerdé jusqu'à la dernière minute cette poisse. Christian que rien ne pousse à rentrer ce jour plutôt que le lendemain, lui laisse sa place. Adieu Swébu, adieu Momar, trinque à ma santé mais fait gaffe à la tienne.

Dans l'avion nous avons gagné, Cloé, Xavier et moi, la meilleure place : nous sommes placés sur les derniers fauteuils, tout au fond, ceux qui sont adossés à la cloison séparant des toilettes et dont les dossiers ne peuvent s'incliner. Nous allons donc passer la nuit assis.

Nous décollons et pouvons admirer de nouveau le cap vert illuminé des feux de la nuit. Puis nous survolons l'océan. On nous averti que la réglementation française oblige les compagnies aériennes à une démoustication. Partant de l'avant de l'avion deux hôtesses remontent l'allée, bombes anti-moustiques dans chaque main crachant leur aérosol. Bob, tu peux ranger tes moustiquaires, nous n'en auront encore pas l'utilité cette nuit. Un repas permet de s'occuper une heure puis Cloé se couche, la tête sur mes genoux, Xavier se sert de mon épaule comme oreiller. La nuit sera longue et je revois en rêve ce pays attachant où j'espère revenir un jour.

Je tiens particulièrement à remercier les acteurs de ce récit, en commençant par ma copine Sylvie dont j'ai peu parlé, par Bob aussi que j'ai un peu charrié (au fait, que deviennent tes moustiquaires et la mienne et demi, oui nous avons acheté ensemble ces éléments indispensables à un périple africain et nous avons partagé le prix au prorata du nombre de personnes, 5/8 ème pour les Tharinger, 3/8 ème pour les Dangles). Je reviens donc à Sylvie et Bob pour dire que nous nous sommes retrouvés après ce voyage tout autant amis qu'avant, on peut donc envisager sereinement une prochaine fois. Morgan et Hugo m'ont sidéré par leur faculté à communiquer avec les jeunes de leur âge, les enfants de parents issus de culture différente sont vraiment plus ouverts que les autres. Anne-Sophie est super sympa, j'en ai peu parlé car elle s'est rarement retrouvée éloignée de sa cousine, et celle-ci exerce une influence assez négative sur elle, espérons qu'avec l'âge elle saura se détacher et prendre un peu plus de hauteur. Benoît, démon survolté mais qui s'avère très gentil garçon, il ne lui manque qu'un peu d'autorité paternelle. Encore faudrait-il que le paternel en question se sente un peu plus concerné. Christian se plaît en Afrique, comme la plupart des colons s'y plaisent. Lorsqu'on vit sur place est-il possible d'être autre chose qu'un colon ? N'ayant pas poussé mon expérience personnelle à son terme je laisserai la question sans réponse et me garderai bien de faire une vérité de ma conviction. Sur Christiane on ne peut dire grand chose qui n'est déjà été dit, très discrète je ne garde d'elle que l'image d'un sourire qu'elle arborait souvent, même lorsque l'andouille de service lui faisait endurer ses plaisanteries ringardes. Ah Marie-Christine, pardonnez moi pour ces vérités peu aimables, mais il me fallait bien une tête de turc et cette nécessité n'a pas été pourvue par un hasard. Mais rassures-toi rien n'est irrémédiable. Perle et Cloé se sont bien entendue, il y avait pourtant à craindre de ces deux caractères entiers et peu enclins au compromis mais aucune scène, aucune crise, bravo les filles. Xavier m'a étonné. Il est vrai que j'ai toujours un peu tendance à voir en lui le bébé que j'adorai prendre dans mes bras et voilà que je découvre un interlocuteur qui donne son avis, s'affirme et même s'oppose. Je n'ai plus de bébé. Cheikh a été un compagnon trop discret pour qu'on puisse en dire long à son sujet, toujours en retrait, jamais une parole qui ne soit autre chose qu'une réponse à une question posée mais très efficace et serviable tout comme Doudou, d'un tempérament beaucoup plus enjoué qui nous a beaucoup facilité la vie par sa débrouillardise. Quand à Momar j'attends avec impatience sa visite en France pour lui organiser une visite dont il gardera un souvenir impérissable. Quand tu veux Momar, et si un jour tu lis ces lignes je te rappelle que tu m'avais promis de m'envoyer, dès le jeudi qui suivait notre départ, quelques légendes africaines que tu savais si bien raconter à Perle et Cloé, j'attends toujours. Sacré Momar !



A Suivre ...